

CHAPITRE VIII

Critique de la dialectique marxiste

Les propriétés ondulatoires et corpusculaires [de l'électron] n'entrent jamais en conflit parce qu'elles n'existent jamais en même temps.

Louis DE BROGLIE.¹

Les communistes tentent de justifier leur dialectique en affirmant qu'elle se fonde sur les sciences naturelles et qu'elle contribue énormément à leur progrès. « Les succès de la cosmogonie soviétique, dit-on par exemple, sont dus à la supériorité d'une science qui s'inspire du matérialisme dialectique. »² De même, la théorie de Mitchourine se distingue des théories biologiques précédentes parce que « son créateur a appliqué avec esprit de suite et en pleine connaissance de cause la théorie marxiste-léniniste, le matérialisme dialectique, à l'étude des lois du développement de la matière organique et à leur interprétation. »³

Toutefois, l'histoire des sciences en Russie, ces dernières années, montre qu'il a fallu modifier nombre de positions prises sous l'inspiration de la dialectique marxiste. Ces volte-face constituent un fort argument contre celle-ci. En effet, on rattachait rigoureusement ces positions à des notions dites intangibles et essentielles à la dialectique matérialiste. Et pourtant elles se sont écroulées. Pendant le temps qu'elles ont mis à disparaître, elles ont embarrassé considérablement les savants. D'autres demeurent encore, qui continuent à jouer le même rôle.

1. Louis DE BROGLIE, *La Physique nouvelle et les quanta*, Paris, Flammarion, 1937, p. 241.

2. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 101.

3. *Ibid.*, p. 154.

Nous reproduisons ci-dessous un texte, très révélateur, du physicien russe de renommée mondiale, Pyotr Kapitza. Cette page laisse entrevoir la lutte que les savants ont dû soutenir contre la dialectique et ses interprètes, les philosophes. Kapitza s'attaque à ces derniers et leur dit carrément que les physiciens furent bien inspirés de laisser tomber leurs recommandations. Tout particulièrement, ils furent bien inspirés de laisser de côté la définition de la cybernétique contenue dans le *Dictionnaire philosophique* et qui se lisait comme suit: « Sorte de pseudo-science réactionnaire, originaire des États-Unis après la seconde guerre mondiale et largement utilisée maintenant dans les autres pays capitalistes; sorte de mécanisation moderne ». Kapitza affirme qu'il y a d'autres cas du même genre, « beaucoup d'autres », dit-il, et donne comme exemples les attaques des philosophes contre la théorie de la relativité, le principe d'indétermination, la théorie de la résonance en chimie, les théories biologiques. Il leur reproche d'avoir violé le premier principe de la méthode scientifique, c'est-à-dire le respect dû au verdict de l'expérience.

Dans la même ligne de pensée, l'académicien V. V. Parin attaque durement tous ceux qui soutiennent que Pavlov a tout dit en physiologie et qui consacrent, encore aujourd'hui, tout leur temps à le citer. Cette doctrine avait reçu la sanction officielle en 1950; ses méthodes d'expérimentation et ses conclusions prenaient alors le rang de dogmes et écartaient toute autre méthode et toute autre tendance. Le grand innovateur que fut Pavlov n'aurait pas pu imaginer, dit Parin, « que ses oeuvres seraient converties en une sorte d'hybride d'un livre de prières, en un bâton pour intimider les 'hérétiques' ». ? Puis il ajoute:

Si le veto des dogmatistes avait été effectif, nous ne connaîtrions encore rien des lois importantes découvertes par les chercheurs après plusieurs années de travaux, lois dont l'existence n'était même pas soupçonnée des physiologistes antérieurs et qui constituent maintenant la gloire de la science moderne. Sans une large et audacieuse amélioration

1. Cf. p. 331.

2. V. V. PARIN, *Scientific Heritage and Dogmatism*, dans *Literaturnaya Gazeta*, 24 février 1962. Version légèrement abrégée dans *The Soviet Review*, août 1962, p. 59.

des méthodes de recherche, sans la radiotélémetrie en particulier, les succès historiques des Soviétiques en biologie cosmique et en médecine seraient restés impossibles. Cependant, quelques-uns de nos « pavlovites orthodoxes » sont encore collés à l'ancien niveau des techniques et des méthodes d'expérimentation. Et c'est cette « pureté » de l'expérimentation qu'ils considèrent comme une réussite !

Sans doute la prudence est-elle encore nécessaire et ces critiques sont souvent formulées au nom d'un matérialisme dialectique mieux compris ou plus authentique. Mais personne n'a encore établi les traits de cette doctrine de race plus pure. Abandonne-t-elle l'esprit de parti, telle loi dialectique, ou quoi encore ? À quoi pourrait-elle ressembler ? En tout cas, la façon dont Kapitza et Parin conduisent la discussion montre que leurs principes s'inspirent d'une méthodologie scientifique qui n'a rien de spécifiquement bolchévique. Leur prise de position nous invite à examiner de plus près cette dialectique que les philosophes, ses fidèles interprètes et gardiens, avaient la tâche d'enseigner aux savants.

I. LA TENDANCE À TOUT REVENDIQUER POUR SOI

Les textes concernant la dialectique matérialiste révèlent une attitude d'esprit et une tactique constantes chez les communistes. Cette attitude trouve une assez bonne description dans les dictions: « enfoncer des portes ouvertes »; « tirer toute la couverture de son côté ».

En effet, nombre de propositions concernant l'esprit et la méthode scientifiques sont présentées par les communistes comme si elles avaient été découvertes par eux et constituaient leur propriété exclusive. Les progrès de la science au cours du siècle dernier ont engendré une image nouvelle du monde. Les textes communistes donnent l'impression que seuls Marx, Engels et leurs disciples ont su comprendre ces découvertes, en saisir les conséquences et en tirer des indications sur la méthode scientifique. Eux seuls sauraient étudier les choses sous leur aspect concret, dans leur inter-

1. *Ibid.*, p. 60.

lation, leur mouvement, leur évolution, etc. Les autres savants, dominés par des idées bourgeoises, seraient restés étrangers à ces vues nouvelles et s'en tiendraient au mode de pensée dit métaphysique. Un manuel récent de philosophie marxiste-léniniste déclare qu'une telle conception du monde et une telle méthode sont vieilles et « jouent un rôle nettement négatif dans la connaissance scientifique aussi bien que dans la vie sociale et politique ». ¹ Et voici la description de cette méthode :

Le principal défaut de la métaphysique, c'est une conception étroite, bornée, rigide du monde; c'est la tendance à exagérer et à ériger en absolu certains aspects des phénomènes, et à perdre de vue les autres. Par exemple, le métaphysicien aperçoit la stabilité relative, la fixité d'un objet, mais il ne remarque pas ses changements et son développement. Il porte son attention sur ce qui distingue un objet donné de l'ensemble des autres phénomènes, mais il est incapable de discerner les relations multiples de cet objet et ses liaisons profondes avec d'autres phénomènes. Il n'admet que des réponses définitives aux questions qui se posent à la science sans comprendre que la réalité elle-même est changeante, et que toute conception scientifique n'a de valeur que dans des limites déterminées. ²

Malgré ses défauts évidents, cette conception, dit-on, est toujours répandue dans les milieux capitalistes. « Rien d'étonnant si, sous la pression politique et idéologique des forces réactionnaires, beaucoup de savants et de philosophes dans les pays capitalistes redoutent encore la dialectique, ne la connaissent pas et ne l'étudient pas, sont prévenus contre elle et se traînent à la remorque de la métaphysique. » ³ Comme les communistes ont identifié leur dialectique à la méthode scientifique, ces textes reviennent à dire que de nombreux savants ne connaissent pas cette dernière et ne la pratiquent pas.

À qui donc veut-on faire croire que les physiciens et les biologistes, en dehors du marxisme, s'en tiennent à la méthode décrite ci-dessus ? Les communistes sont passés maîtres dans l'art de créer des fantômes afin de rendre leurs attaques plus faciles. Il faut discerner et dénoncer cette

tactique. En effet, l'histoire des sciences et de la méthode scientifique nous interdit d'admettre que Marx et Engels furent les seuls à comprendre certains aspects de l'évolution des sciences et de leur méthode. Pour nous en tenir aux environs de 1860, rappelons, entre autres, les contributions apportées par les ouvrages de Claude Bernard, d'Ernest Naville et de William Whewell. ¹

Les savants non marxistes n'ont pas eu besoin d'apprendre par coeur les thèses d'Engels pour se convaincre de la connexion qui lie les choses dans l'univers et de la profonde mobilité qui les caractérise. Toutefois, la plupart du temps, ils n'en tirent pas de conclusions contre Dieu ou l'immortalité de l'âme. De là vient sans doute l'acharnement des communistes à proclamer que ces savants utilisent une méthode vieille et désuète. Mais, encore une fois, les faits nous obligent à rejeter carrément de telles prétentions.

Parce que les savants les ont reconnus, depuis longtemps et indépendamment de Marx et d'Engels, nous acceptons certains des éléments groupés par les communistes sous le vocable « méthode dialectique ». Mais cette admission n'entraîne en rien la nécessité d'accepter toute la dialectique matérialiste. Très souvent, la tactique communiste consiste à décrire la dialectique par des notions très générales, connues et acceptées de tous, pour créer l'impression que toute leur dialectique, dans ses caractères spécifiques, est également acceptable. Nous retrouvons ici le procédé déjà rencontré dans le cas du matérialisme.

Si le fait de considérer la nature « comme dans un état de mouvement et de changements perpétuels » constitue une conception dialectique, il est évident que la preuve s'en trouve à peu près partout. On dit, par exemple, que « la nature a aussi son histoire dans le temps », que « la configuration géographique du globe a sans cesse changé », que « les espèces vivantes ont évolué », que « les objets sont en relation réciproque », que le caractère de l'évolution matérielle « est souvent brusque et qualitatif », que « la vie,

1. *Les Principes du marxisme-léninisme*, p. 63.
2. *Ibid.*, p. 62.
3. *Ibid.*, p. 63.

1. CLAUDE BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Baillière, 1865; ERNEST NAVILLE, *La Logique de l'hypothèse*, Paris, Baillière, 1880; WILLIAM WHEWELL, *The Philosophy of the Inductive Sciences*, Londres, Parker, 1847.

c'est le changement », etc. Tout cela, paraît-il, prouve le bien-fondé de la dialectique matérialiste. Mais nous pouvons bien accepter ces points sans admettre que la contradiction est la source première du mouvement, que l'esprit de parti est essentiel à la méthode scientifique, que la pratique de celle-ci conduit à la négation de Dieu, etc.

Avec un peu d'ingéniosité, n'importe qui trouve un texte de Marx ou d'Engels assez vague et général pour s'appliquer à un phénomène naturel ou à une théorie scientifique. Lorsque la dialectique se définit par les notions générales d'opposition, de changement et de développement, il est facile de dire d'une théorie que « c'est, en fait, une magnifique théorie dialectique »; ou d'écrire qu'aucune autre théorie philosophique « n'a moins besoin d'être modifiée pour tenir compte des faits découverts sur le comportement des *quanta* que celle d'Engels ». ¹ Voici quelques exemples de ce procédé.

Je n'ai pas besoin de donner d'autres exemples du phénomène de mésométrie, où plusieurs formules de la même molécule sont possibles... Toute la question est un magnifique exemple de pensée dialectique, du refus d'admettre que deux alternatives qui se présentent à vous s'excluent nécessairement. ²

Mais de plus [dans la guérison des blessures] il y a certainement libération, par les cellules blessées, de produits qui stimulent la multiplication cellulaire: cela, naturellement, de façon locale plus que générale. C'est là un bel exemple de phénomène qui donne lui-même naissance aux causes de sa propre destruction, c'est-à-dire de phénomène dialectique. ³

Chez les êtres vivants, la notion de développement est, en somme, inséparable de celle de crises et de révolutions grandes ou petites, générales ou particulières, dues à ce que les corrélations et les interactions ne sont pas toujours harmonieuses. En ce sens encore, la vie n'échappe pas aux lois de la dialectique matérialiste. ⁴

Les communistes ont tellement abusé de ce procédé — accoler l'épithète « dialectique » à n'importe quoi —

1. J. B. S. HALDANE, *La Philosophie marxiste et les sciences*, pp. 152, 106.

2. *Ibid.*, p. 116.

3. MARCEL PRENANT, *Marxisme et biologie*, p. 136.

4. *Ibid.*, p. 154.

que le ridicule a fini par percer et que Stetski, membre du Comité central du Parti, a dû le dénoncer en ces termes:

Voici, à titre de nouvel exemple, ce qu'écrivait un certain théoricien dans la revue *la Reconstruction socialiste de l'organisation de la pêche* (nos 5 et 7, 1931), sous le titre prometteur: « Le matérialisme dialectique et l'art de la pêche. » Il caractérise « dialectiquement » les territoires où l'on s'occupe de pêche, en disant « qu'ils sont au premier stade de leur formation, qu'ils viennent de naître ». Quant aux poissons ils sont définis « dialectiquement » comme suit: « Le poisson — la population poissonneuse des bassins, des bassins ouverts en particulier — est essentiellement un processus plutôt qu'un objet, dynamique, mouvant, pouvant s'exprimer en langage philosophique dans toutes les catégories. C'est justement en cela que consiste la clarté dialectique classique de la pêche ».

Les tentatives d'appliquer le marxisme directement à n'importe quel domaine, de la microbiologie à la cordonnerie, aboutissent souvent, dans la pratique, à une altération de la doctrine, et c'est là une chose plus grave. ¹

Si le marxisme ne s'applique pas directement à la pêche, à la cordonnerie et à la microbiologie, nous voudrions savoir ce qui le rend plus applicable aux phénomènes des *quanta*, de la formation du tissu osseux et de la multiplication cellulaire. Pourtant, le procédé est aussi en vogue aujourd'hui qu'il y a trente ans. À preuve, ces textes déjà cités qui traduisent en jargon dialectique les doctrines de Mitchourine, de Pavlov ou de Mendéléiev, pour en faire de « magnifiques exemples » de la lutte des contradictoires ou de la conversion de la quantité en qualité. Ils étaient tirés d'une édition récente (1955) du *Petit Dictionnaire philosophique*.

Ces remarques s'appliquent tout spécialement aux énoncés concernant l'interrelation entre toutes choses et la mobilité universelle, que Staline désigne comme des « traits fondamentaux » de la dialectique. Comme nous l'avons vu, celle-ci prétend que tous les objets et tous les phénomènes sont liés organiquement entre eux, dépendent les uns des autres et se conditionnent réciproquement. Aucun phénomène de la nature ne peut être compris si on l'envisage

1. Cité par PAUL LABÉNNÉ dans *À la lumière du marxisme*, p. 256.

isolément, en dehors des phénomènes environnants. ¹ Ce principe, dit-on, « met en lumière un fait essentiel : le monde réel est régi par des lois. L'enchaînement des phénomènes signifie que les contingences ne dominent pas dans la nature et la société; ce sont les lois objectives, indépendantes de la volonté et de la conscience humaines, qui en déterminent le développement. » ² L'oubli de ce principe amène à considérer la nature « comme un amas de contingences, réfractaires à toute loi, à toute explication rationnelle ». ³ Une telle attitude d'esprit correspond au mode de pensée métaphysique, qui serait toujours en vogue dans les pays capitalistes. Sous son influence, le savant « porte son attention sur ce qui distingue un objet donné de l'ensemble des autres phénomènes, mais il est incapable de discerner les relations multiples de cet objet et ses liaisons profondes avec d'autres phénomènes ». ⁴ Il tend à nier l'existence des lois, et tout particulièrement des lois sociales qui conduisent la société capitaliste à sa disparition. « C'est à bon escient, dit-on, que la philosophie bourgeoise nie la connexion et le déterminisme objectif des phénomènes. Elle défend ainsi les intérêts des classes exploiteuses au pouvoir. » ⁵

Ces affirmations révèlent soit une singulière ignorance de l'attitude d'esprit des savants, soit un singulier besoin de la travestir, de la représenter sous un faux jour pour fins de propagande. Chacun sait que toute la tradition scientifique, avant le communisme autrefois, et en dehors de lui aujourd'hui, n'a jamais considéré la nature comme une accumulation chaotique et purement accidentelle d'objets qu'aucune loi ne régit. Les savants ont toujours abordé l'étude de la nature en prenant comme principe méthodologique le point de vue opposé. Ils savent bien qu'elle forme un tout uni et cohérent, et cette conviction n'est pas détruite lorsqu'ils découpent artificiellement ce tout, en isolent les parties pour le mieux connaître. Les pages dans lesquelles Aristote, Galilée, Poincaré, Louis de Broglie et autres ont exposé les principes méthodologiques de simplicité et d'ordre,

1. Cf. STALLINE, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, p. 4.

2. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 89.

3. *Ibid.*, p. 88.

4. *Les Principes du marxisme-léninisme*, p. 62.

5. *Science et méthode dialectique*, p. 53.

d'harmonie et de beauté montrent que les communistes entretiennent de fausses prétentions. ¹ Ils sont bien loin d'avoir le monopole du principe en cause. Leur seule originalité réside dans l'absolu qu'ils lui confèrent et dans les conclusions fausses qu'ils en tirent : par exemple que la religion est nécessairement liée à tel système économique, ou qu'il y a dans la nature et dans la société des lois qui commandent nécessairement l'avènement du communisme. Leur habileté à enfoncer des portes ouvertes se révèle ici, tout particulièrement.

D'autre part, tout en admettant les liaisons et l'unité dans l'univers, les savants reconnaissent aussi la possibilité d'établir des lois scientifiques, des relations fonctionnelles entre un nombre limité de variables, sans tenir compte du reste de l'univers. Les progrès scientifiques réalisés sous la direction de ce principe de méthode illustrent sa valeur. À vouloir tenir compte de tout, le savant serait conduit à des expérimentations indéfinies et à des lois si compliquées qu'elles en deviendraient inutilisables. Il cherche plutôt à établir que tel phénomène en particulier est lié de façon déterminée à tel autre phénomène. Il suppose que le nombre de facteurs qui jouent un rôle appréciable, par rapport au problème qu'il étudie, reste limité. ²

Si certaines relations ont si peu d'importance qu'il est inutile de les relever, d'autres sont lâches et indéterminées. Le fait de les considérer comme étroites et rigoureuses engendre l'erreur. C'est le cas, par exemple, du rapport de cause à effet posé entre la situation économique d'une époque donnée et l'art, la science, le droit, la religion de cette même époque. Les remarques antérieures sur le matérialisme historique s'appliquent ici.

En outre, le principe possède une telle élasticité qu'il peut expliquer et justifier n'importe quoi. Lorsqu'une relation est tellement unilatérale qu'elle apparaît comme manifestement fausse, les communistes se rappellent que le principe contient aussi la notion d'interaction. La cause et l'effet,

1. Voir notre ouvrage, *La Nature et la portée de la méthode scientifique*, au chapitre intitulé *Les principes méthodologiques*.

2. Ce point est exposé par SIDNEY HOOK, dans *Reason, Social Myths and Democracy*, New York, The Humanities Press, 1940, p. 196.

disent-ils, exercent une action réciproque l'un sur l'autre. Les moyens de production et le régime économique déterminent le régime politique, mais « à son tour le pouvoir politique exerce une influence considérable sur le régime économique ». ¹ Dès lors, on revalorise les superstructures, on énonce une ligne de parti dans les arts, les lettres et les sciences, de peur que ces superstructures, laissées à leur développement autonome et en vertu du principe de la liaison entre toutes choses, ne mettent en danger le régime économique et social.

N'importe quel phénomène, dit Staline, peut être compris et expliqué « si on le considère sous l'angle de sa liaison indissoluble avec les phénomènes environnants », c'est-à-dire avec les conditions concrètes. ² Cet aspect du principe en cause ici est largement utilisé pour masquer les volte-face dans la doctrine, pour expliquer le passage de tel dogme à tel autre dogme opposé. Ainsi, Engels affirmait qu'avec la révolution socialiste, l'État devait dépérir. Aujourd'hui, « tenant compte de la situation internationale actuelle », les communistes croient que « le pays de la révolution victorieuse doit non pas affaiblir mais renforcer par tous les moyens son État ». Ainsi, dit-on, « les deux formules sont justes, mais chacune pour son temps ». ³

En somme, le principe de la liaison universelle de toutes choses constitue une formule très large que tous les savants connaissent, mais qu'ils n'utilisent pas toujours sans restriction. Cette formule n'a de spécifiquement marxiste que le fait que le Parti lui a conféré ce titre et qu'on l'utilise pour expliquer et justifier n'importe quoi.

Le second « trait fondamental » de la dialectique consiste, selon Engels, en ce qu'elle « appréhende les choses et leurs reflets conceptuels essentiellement... dans leur mouvement, leur naissance et leur fin » ⁴. Elle voit la nature non « comme un complexe de choses achevées, mais comme un complexe de processus... » ⁵ Toujours quelque chose naît et

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 89.

2. *Loc. cit.*, p. 4.

3. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 90.

4. *Anti-Dühring*, p. 54. Voir aussi STRALINE, *op. cit.*, p. 5.

5. *Ludwig Feuerbach...*, p. 34.

se développe, quelque chose se désagrége et disparaît. Pour la dialectique, tout est en mouvement, tout change. Par exemple, la nature organique actuelle résulte d'un processus d'évolution qui s'est poursuivi pendant des millions d'années. Les mouvements d'assimilation et d'élimination font que, même pour tel animal déterminé, « le vieux point de vue abstraitement formel de l'identité qui veut qu'un être organique soit traité comme quelque chose de simplement identique à lui-même, comme constant, apparaît périmé ». ¹

Cette façon de voir la nature, dit-on, s'oppose au mode de pensée métaphysique qui fixe son attention sur « la stabilité relative, la fixité d'un objet », sans remarquer « ses changements et son développement ». ² Pour ces « métaphysiciens », la nature est immobile, stagnante et immuable. Ils considèrent l'évolution comme une simple croissance où les changements quantitatifs n'entraînent pas de changements qualitatifs. ³

Ici encore, les communistes revendiquent, comme étant leur possession exclusive, une conception qui, dépouillée de ses exagérations, forme pourtant le lot commun de toute la tradition philosophique et scientifique. Il est vrai qu'au cours du XIX^e siècle, grâce aux nombreuses découvertes scientifiques, les savants ont acquis une conscience beaucoup plus nette de la profonde mobilité qui imprègne tout l'univers matériel. Mais cela ne change rien au fait que l'idée de mobilité fut explorée avec soin antérieurement. Pour ne pas remonter plus haut qu'Aristote, rappelons que ce dernier donnait, comme sujet formel à toute la science naturelle, l'être mobile en tant précisément que mobile et consacrait à son étude une large part de son oeuvre. Saint Thomas ne fondait-il pas la première preuve de l'existence de Dieu sur le mouvement, le fait le plus manifeste, disait-il ? Quant à l'extension et aux caractères particuliers de la mobilité, quant à sa profondeur, il faut bien attendre que l'expérience les dévoile successivement au cours des siècles. Cela n'empêche pas les savants — ceux d'hier comme ceux d'aujourd'hui, avant le communisme et en dehors de lui — d'admettre le principe méthodologique selon lequel il faut

1. *Dialectique de la nature*, p. 216.

2. *Les Principes du marxisme-léninisme*, p. 62.

3. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 393.

étudier les choses dans leur genèse, leur mouvement et leur développement. Le mode de pensée que les communistes leur attribuent relève tout simplement de la caricature. Comme ces savants ne croient pas que le mouvement s'appuie tout fondement aux croyances traditionnelles, qu'il pointe nécessairement vers le communisme comme société future, on tente d'expliquer cette attitude en les accusant d'utiliser, en science naturelle, un mode de pensée désuet et périmé.

Toutefois, la profondeur du changement dans l'univers n'implique pas que tout soit en mouvement et à tout point de vue.¹ Tout d'abord, quoiqu'en pensent les communistes, l'univers n'est pas constitué des seuls êtres matériels. En outre, si l'on a abandonné l'hypothèse des anciens selon laquelle les corps célestes échapperaient à la génération et à la corruption, cela n'entraîne pas la disparition de toute détermination stable et immobile dans les choses sensibles. L'homme concret peut bien résulter d'une longue évolution de la matière sensible. Mais cela n'implique pas que le « ce que c'est que d'être un homme » soit lui-même devenu, si ce n'est par accident, comme le dit Aristote,² et comme Lénine lui-même l'admet dans les termes lorsqu'il cite ce même Aristote.³ Les raisons universelles des choses ne sont point soumises au changement. Ce qu'est le mouvement ne peut changer; de même, ce qu'est la contingence ne pourrait être contingent. L'être matériel, dans sa conception particulière, existentielle, est incessamment assujéti à des conditions changeantes; mais la nécessité d'être soumis à de telles conditions ne change pas tant que ce corps est donné.⁴

1. Voir le texte d'Aristote, ci-dessous, p. 332.

2. Cf. CHARLES DE KONINCK, *The Hollow Universe*, Londres, Oxford University Press, 1960, pp. 93-94.

3. *Cultures philosophiques*, p. 281.

4. « Toutes les natures [rationnelles] universelles des choses échappent au mouvement; dans cette perspective, toute science traite donc du nécessaire. Toutefois, les choses qui possèdent ces natures universelles sont les unes nécessaires et immobiles, les autres contingentes et mobiles. Sous cet aspect on dira qu'il y a science des choses contingentes et mobiles. » SAINT THOMAS, *In de Trinitate*, q. 5, a. 2, ad 4. « Et ainsi, grâce à ces natures [rationnelles] immobiles et faisant abstraction de la matière particulière, nous avons, en science naturelle, la connaissance des choses mobiles et matérielles qui existent en dehors de l'intelligence ». *Ibid.*, c. Voir aussi *In IV Metaphysicorum*, leçons 12-13; *In VI*, leçon 2, no 1180.

La vie, dit Engels, « consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre ». ¹ Il y voit une contradiction réalisée, une destruction de l'identité, un mouvement auquel n'échappe aucun aspect du vivant. C'est pourquoi « le vieux point de vue abstraitement formel de l'identité qui veut qu'un être organique soit traité comme quelque chose de simplement identique à lui-même, comme constant, apparaît périmé ». ² On voit mal pourquoi Engels ne distingue pas ici les changements radicaux et absolus, comme le passage à la mort, des changements secondaires, si importants que soient ces derniers. Le Karl Marx qui est né en 1818, qui a écrit *Le Capital*, qui est décédé en 1883, est tout de même, malgré la croissance en âge et les vicissitudes de sa vie, resté la même personne au cours de son existence. L'identité, telle qu'on l'entend dans ce contexte, n'entraîne pas que Marx ait toujours le même poids, le même âge, les mêmes connaissances, le même état civil et les mêmes cheveux. Qui a jamais entendu l'identité de cette dernière façon, si ce n'est peut-être les marxistes ?

D'ailleurs, comme nous l'avons noté antérieurement, les communistes eux-mêmes déclarent qu'un « nombre énorme » de leurs affirmations possèdent le caractère de vérités stables et définitives. Comme ces propositions, à leur avis, reflètent la réalité, il existe donc un « nombre énorme » de choses stables, soustraites au devenir et au dépérissement. Que la matière existe seule de toute éternité, que l'esprit humain soit le produit de son mouvement, que le monde soit infini dans le temps et dans l'espace, que les contradictions existent partout dans la réalité, qu'il y ait des lois qui conduisent inéluctablement au communisme, que la vérité soit garantie au prolétariat parce qu'il s'insère dans le courant de l'histoire, etc., ce sont là, dans la pensée marxiste, des vérités immuables, qui doivent donc avoir quelque bien-fondé en dehors de la seule pensée. Lorsque Lénine dit que l'univers est un mouvement de la matière, régi par des lois, et que notre connaissance, produit supérieur de la matière ne

1. *Anti-Dühring*, p. 153.

2. *Dialectique de la nature*, p. 216.

3. Cf. ci-dessus, p. 221.

peut que refléter ces lois, croit-il décrire des lois qui pourraient tout aussi bien n'être pas vraies, ou encore être seulement vraisemblables ? Les qualificatifs « indestructible », « inhérent », « nécessaire » sont parmi les plus courants du vocabulaire communiste. Et par le terme *nécessité*, « le matérialisme dialectique entend tout ce qui a sa cause dans l'essence même des phénomènes et processus, découle des connexions internes des choses, de leurs rapports, et ne peut être autre dans ses traits essentiels ». ¹ En un sens, on peut dire que la pensée marxiste entretient une conception de l'univers qui est peut-être la plus figée et la moins progressive de toutes.

Les mêmes remarques s'appliquent également à la façon dont les communistes traitent du problème de la vérité. Ils accusent « beaucoup de savants et de philosophes dans les pays capitalistes » de s'en tenir au mode de pensée métaphysique, donc de n'admettre « que des réponses définitives aux questions qui se posent à la science sans comprendre que la réalité elle-même est changeante, et que toute conception scientifique n'a de valeur que dans des limites déterminées ». ² Or chacun sait que ces accusations n'ont aucun fondement. Les meilleures analyses concernant le caractère approximatif et les limites des définitions, des lois et des théories scientifiques se rencontrent dans les ouvrages qui n'ont rien de marxiste, dans ceux, entre beaucoup d'autres, de Poincaré, d'Eddington et de Louis de Broglie. Ce dernier écrivait :

Celui qui a créé une théorie nouvelle est aussi le plus souvent celui qui en aperçoit le mieux les lacunes et les obscurités et en connaît le mieux les bornes. C'est pourquoi parfois des disciples imprudents ou aveuglés par un enthousiasme sans discernement transforment en dogme rigide et définitif ce qui, à l'esprit plus critique du maître, paraissait seulement un des chaînons incomplets et provisoires dans la chaîne sans fin des tentatives et des approximations successives réalisées par la pensée scientifique au cours de sa marche en avant. ³

De même, selon la doctrine constante des anciens, on ne peut, au sujet d'un être en mouvement, rien dire de déterminément vrai touchant l'aspect précis sous lequel il se meut. Saint Thomas note que le mouvement, la génération, la corruption, parce qu'ils participent de la privation et de la négation, ont peu d'être et, partant, sont peu connaissables. ¹ Il nous met aussi en garde contre la tentation de rechercher partout la certitude propre aux mathématiques. « En effet, dit-il, les choses qui renferment de la matière sont soumises au mouvement et varient : c'est pourquoi une certitude à tous les points de vue reste impossible. On ne recherche pas à leur sujet ce qui se produit toujours et nécessairement, mais ce qui se produit dans la plupart des cas. » ² Dans l'étude des choses naturelles, la nécessité de tenir compte de la structure, de la matière et d'une multitude de circonstances rend le plus souvent les conclusions incertaines et provisoires. ³

La doctrine concernant le peu de certitude et la mobilité des connaissances touchant les choses naturelles n'a donc rien de spécifiquement marxiste, si ce n'est dans l'exagération qu'elle comporte et l'absolu qu'on lui confère. D'ailleurs, les communistes eux-mêmes soustraient à cette mobilité toute proposition qui paraît utile à leurs fins. Et dans cette philosophie qu'on dit naïve et dépendre des sciences, on peut se demander par quel tour de force des conceptions scientifiques, toujours mobiles, ont pu fonder, à leurs yeux, des propositions philosophiques considérées comme inébranlables.

En résumé, les communistes représentent faussement la position des adversaires sur l'interrelation des choses, le mouvement et la vérité. Ils ont enfoncé nombre de portes ouvertes et revendiqué comme les leurs des idées qui, mise à part leur exagération, sont partout monnaie courante. Bien plus, tout en continuant de réciter les « traits fondamentaux » de la dialectique, eux-mêmes les ont abandonnés quand ils le jugeaient utile.

1. SAINT THOMAS, *In II Metaphysicorum*, leçon 1, no 280; *In IV*, leçon 1, no 541; leçon 12, nn. 682ss; *In VI*, leçon 2; *In VII*, leçon 2, no 1304.

2. *In II Metaphysicorum*, leçon 5, no 336.

3. *In de Trinitate*, q. 6, a. 1, ad 29.

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 422.

2. *Les Principes du marxisme-léninisme*, p. 62.

3. LORIA DE BRUGNIA, *Continu et discontinu en physique moderne*, Paris, Michel, 1941, pp. 86-87.

II. CRITIQUE DES LOIS DIALECTIQUES

A. *L'identité des contradictoires*

Les marxistes emploient constamment l'un pour l'autre les termes opposés: *privatifs*, *contraires*, *relatifs*, *contradictaires*, sans jamais se donner la peine de marquer leur différence. La confusion est d'autant plus facile à commettre que l'opposition de contradiction, à la fois antérieure et plus simple, est incluse dans toutes les autres sortes d'opposition. Car les termes opposés, quels qu'ils soient, ne peuvent jamais être simultanément dans le même sujet, puisque la négation d'un terme opposé renferme la notion même de cet autre terme. C'est ainsi qu'il est de la notion de cécité d'être la négation de la vue; il est de la notion du noir de n'être pas blanc; et semblablement de la notion du fils de n'être pas le père de celui dont il est le fils. Mais cela ne veut point dire que les autres oppositions se réduisent entièrement, comme si elles n'en étaient que des cas spéciaux, à l'opposition de contradiction, encore que celle-ci se retrouve en chacune d'elles. Les oppositions de contradiction, de privation, de contrariété, de relation restent radicalement distinctes, comme Aristote le montre au livre X de la *Métaphysique*.¹

Négligeant ces distinctions élémentaires, les marxistes peuvent ainsi verser au compte de la contradiction toute opposition rencontrée dans la nature et dans la société. Ils multiplient les exemples relevant de la contrariété ou de la privation, pour en faire ensuite des contradictions. Comme tout mouvement dans la nature se fait entre des termes contraires, on devine immédiatement que le domaine des exemples possibles est indéfini. Il faut une bonne dose d'imagination pour découvrir une contradiction entre le continent et la mer, le fleuve et la vallée, mais cette fantaisie reste toujours possible. Les oppositions entre santé et maladie, bourgeoisie et prolétariat, production sociale et appropriation privée, vue et cécité, tête bien chevelue et tête qui se dénude ne relèvent pas de la contradiction, mais de la contrariété ou de la privation. Tirer tous les opposés

du côté de la contradiction ne constitue en rien un exemple de rigueur scientifique.

Dans d'autres cas qui, à première vue tout au moins, semblent renfermer des contradictions, celles-ci s'évanouissent dès que l'on regarde les choses de plus près. On découvre que les exigences de la contradiction — même sujet, même temps et même rapport ou point de vue — ne sont pas toutes sauvegardées. Engels emploie souvent l'exemple de la vie qui, dit-il, « consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre ».¹ La plante, l'animal, chaque cellule « à chaque instant de leur vie sont identiques à eux-mêmes et pourtant se différencient d'eux-mêmes, du fait de l'assimilation et de l'élimination de substances, de la respiration, de la formation et du dépérissement des cellules... »² Admettons que les faits rapportés, comme la formation et le dépérissement des cellules, sont exacts. Mais qui ne voit que, dans cet exemple, la diversité des rapports ou des points de vue, la diversité qui sépare les changements radicaux des changements accidentels, empêche la contradiction de se réaliser ?

Parfois, cependant, la phraséologie de certains exemples correspond aux exigences de la contradiction. C'est le cas de la droite qui serait en même temps non-droite, et du corps en mouvement qui, « à un seul et même moment », serait « en un seul et même lieu et non en lui ».³ De même, le texte suivant indique qu'Engels croit à la contradiction réalisée dans les choses.

Le *principe d'identité*, au sens de la métaphysique, est le principe fondamental de la vieille conception du monde *a* = *a*. Toute chose est identique à elle-même. Tout était tenu pour immuable: système solaire, étoiles, organismes. Ce principe a été réfuté point par point par la science de la nature dans un cas après l'autre; mais, dans le domaine de la théorie, il continue à subsister et les partisans de l'ancien opposent toujours au nouveau: « une chose ne peut pas être en même temps elle-même et une autre ». Et pourtant la science de la nature a démontré ces derniers temps dans le détail... que l'identité véritable, concrète contient en elle la différence, le changement.⁴

1. *Anti-Dühring*, p. 153.

2. *Dialectique de la nature*, p. 216.

3. *Anti-Dühring*, p. 152.

4. *Dialectique de la nature*, p. 217.

1. Ch. 4, 1055 b.

Quelque contradiction, réalisée dans les choses, serait donc possible ?

Notons que l'opposition de contradiction s'exprime dans l'énunciation. La proposition *Socrate est malade* s'oppose contrairement à la proposition *Socrate n'est pas malade*. La seconde nie absolument ce qu'affirme la première; si l'une est vraie, l'autre est nécessairement fausse. On peut dire sans aucun doute que cette contradiction se fonde sur l'opposition entre être et non-être. Il faut cependant bien marquer que, dans cette opposition, il est absolument de rigueur que *être* d'une part et *non-être* d'autre part soient pris respectivement dans le même sens. Car chacun de ces deux termes a un grand nombre de significations fort différentes. L'opposition de contradiction demande que l'un des deux termes en cause nie absolument le terme opposé, pris dans le sens même où ce terme est opposé. Par exemple, bien que quelques êtres puissent exister mais en fait n'existent pas, ou s'ils sont sur le point d'être, mais ne sont pas encore, on peut dire que ces êtres *sont* non-être. Le cas est semblable pour les choses qui ont été mais n'existent plus. En d'autres mots, il importe que l'un des deux termes opposés inclut la négation de l'autre terme au sens même où il est pris dans la négation.

Il est un autre point que les marxistes négligent d'une façon qu'on dirait systématique. C'est la distinction des différents sens du mot *possible*, d'une part, et du mot *impossible*, d'autre part. Le mot *possible*, par exemple, peut signifier ce qui est opposé à l'impossible tout court. Mais il peut encore s'opposer à ce qui est de soi possible, mais non en ce moment, ou non pour celui-ci; mais bien en un autre temps, ou pour une autre personne.

D'autre part, le mot *impossible*, comme le mot *possible*, peut avoir un sens absolu et un sens relatif. Par exemple, ce qui est possible pour un individu est impossible pour un autre, et inversement. Un exemple de l'impossible absolu opposé au possible, soit relatif soit absolu, ce serait la commensurabilité de la diagonale du carré par le côté. Voilà qui est absolument impossible. Or, c'est précisément cet impossible qui est défini par la contradiction. Nous disons

que le possible est ce qui ne renferme pas de contradiction. Si le hégélien ou le marxiste veulent absolument énoncer quelque nouveauté, ils sont bien obligés de dire que quelque impossible absolument est possible absolument ou encore que quelque contradiction ne renferme pas de contradiction. « Pour que la contradiction possible soit vraiment contradiction, écrit Charles De Koninck, il faudrait que les termes que renferme cette contradiction soient opposés de manière telle que leur identité serait contradictoire. Mais alors, que veut dire ici 'contradictoire' ? Si, dans ce contexte, le terme 'contradictoire' ne revient pas à dire 'impossible', que veut-il dire ? »¹

La tendance à voir partout des contradictions découle d'une erreur soit sur la nature des différentes oppositions, soit sur la nature des choses elles-mêmes. Pour Engels, par exemple, le mouvement même est une contradiction: déjà même le simple changement mécanique de lieu ne peut s'accomplir « que parce qu'à un seul et même moment, un corps est à la fois dans un lieu et dans un autre lieu, en un seul et même lieu et non en lui ». ² Cette apparence de contradiction découle d'une conception erronée de la nature du mouvement: on oublie que le mouvement n'est ni déterminé acte, ni déterminément puissance.

On nie la nature propre du mouvement dès qu'on veut le ramener soit à l'acte tout court, soit à la puissance tout court. On le nie tout aussi bien en le ramenant simultanément aux deux: en le composant de ce qui déterminément est et de ce qui déterminément n'est pas. Dans un cas comme dans l'autre, on se ferait du mouvement une conception purement statique. Voilà qui revient à refuser de faire entrer dans le mouvement autre chose que de l'immobilité; c'est nier que le mouvement est foncièrement autre que l'immobilité, c'est vouloir exprimer le tout du mouvement en termes d'absolue fixité.³

Une chose qui se meut n'occupe pas exactement tel lieu ni exactement tel autre lieu. C'est dans le passage que réside le mouvement. Parler d'un lieu déterminé, c'est indiquer l'arrêt du mouvement. Pour voir le mouvement

1. CHARLES DE KONINCK, *Notes sur le Marxisme*, dans *Laetli théologique et philosophique*, Vol. I, no 1, 1945, p. 197.

2. *Anti-Dühring*, p. 152.

3. CHARLES DE KONINCK, *ibid.*, pp. 193-194.

comme une contradiction, il faut en faire un mélange de ce qui est parfaitement en acte et de ce qui est parfaitement en puissance. Par exemple, il faut concevoir la maison en construction, en devenir, comme étant à la fois parfaitement achevée et purement en puissance. Dans ce cas seulement il serait possible de concevoir le mouvement comme une contradiction.¹ Mais cette condition reste impossible. En revanche, l'exemple cité suppose que l'indivisible du mouvement est lui-même un mouvement, et que l'indivisible du temps, l'instant, est du temps. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition impossible qu'il pourrait y avoir soit du mouvement, soit du repos dans l'indivisible.

Pour expliquer la nature du mouvement, saint Thomas emploierait l'exemple de l'eau qui, d'abord chaude en puissance seulement, acquiert peu à peu la chaleur en acte. Elle passe de 50 à 90 degrés. Mais à aucun moment la contradiction n'est réalisée: jamais il n'y a acte et puissance en même temps et sous le même rapport. Prenons telle détermination acquise, par exemple 60 degrés. Cette même et unique détermination est à la fois acte et puissance, mais imparfaitement et sous des rapports différents. Si on la dit acte, c'est par rapport à la puissance antérieure, soit 50 degrés. Si on la dit puissance, c'est par rapport à l'acte que l'eau acquiert ultérieurement, soit 90 degrés.²

Quant aux exemples de prétendues contradictions tirés des mathématiques, ils sont discutés dans le texte de Charles De Koninck, reproduit à la fin du chapitre.³

L'opposition de contrariété, elle, prend place entre des différences extrêmes appartenant à un genre commun et possédant un sujet commun. Ainsi, blanc et noir appartiennent au genre couleur, avec, pour sujet, tel ou tel corps physique. Les deux termes sont positifs. Dans la plupart des contraires, des intermédiaires aussi nombreux que l'on veut s'échelonnent entre eux.

Les contraires, considérés comme différences extrêmes ou à l'état parfait s'excluent par définition et le sujet ne peut

1. Cf. *ibid.*, p. 198.

2. In *III Physicorum*, leçon 2, no 3.

3. Cf. p. 336.

les recevoir simultanément. Par contre, les contraires imparfaits ou incomplets peuvent exister ensemble. Pendant tout le temps que prend une chose pour devenir parfaitement blanche, la blancheur et la noirceur sont toutes deux présentes simultanément, mais à l'état d'inachèvement; l'une est en train de devenir; l'autre, en train de disparaître. Le passage d'un terme à l'autre implique bien un mélange des contraires, mais non pas une identification, parce qu'aucun des termes ne possède alors l'état achevé ou complet. Lorsque les marxistes parlent de l'unité des contraires ou des opposés, l'affirmation ne vaut qu'au sens d'une présence simultanée des contraires à un degré inférieur et dans un état de devenir. Si le mouvement implique une certaine union des contraires, à cause de leur sujet commun et de leur inachèvement, par contre, la présence et l'identification des contraires à l'état parfait reste une impossibilité totale.¹

Pour mieux comprendre l'erreur impliquée dans la première loi dialectique, l'identité des contraires et des contradictions, il importe de rechercher quelle en fut l'occasion. Hegel a cru que la condition des contraires dans la réalité et dans la pensée était la même. Il n'a pas vu la différence qui, sur ce point, sépare la raison de la nature.²

Les contraires existent ensemble dans la raison. La vertu et le vice, la santé et la maladie, et en général le bien et le mal se rencontrent ensemble dans la pensée. Cette situation provient de ce que l'un des termes contraires est la négation de l'autre, comme la maladie qui nie la santé. La notion de maladie, sans doute, diffère bien de la notion de santé; toutefois, la première dépend de celle-ci. La notion de maladie implique essentiellement une référence à la notion de santé. La même situation se rencontre dans le cas des termes contradictoires. Le sens des expressions « non-santé » ou « non-vertu » dépend essentiellement de la notion de santé et de la notion de vertu. Cette raison amène à conclure que les contraires et les contradictoires sont

1. Voir SAINT THOMAS, In *X Metaphysicorum*, leçons 5 et 6; In *XI*, leçon 6, nn. 2243-2246; In *IV*, leçon 15, no 719.

2. Nous résumons ici l'exposé de CHARLES DE KONINCK, *Deux Tentatives de contourner pour l'art les difficultés de l'action dans l'analyse théologique et philosophique*, Vol. XI, 1956, no 2, pp. 188-189, 201.

ensemble dans l'esprit.¹ Loin de s'exclure mutuellement du sujet connaissant, il se trouve que l'un des contraires ne peut pas y être sans l'autre. Par exemple, personne ne conçoit la notion de maladie sans posséder celle de santé. Ainsi, la simultanéité des contraires ou des contradictoires dans la pensée n'implique pas contradiction.

Toutefois, l'existence simultanée des contraires dans l'esprit n'entraîne pas l'entière identité de leurs notions. Ce qu'est la maladie reste distinct de ce qu'est la santé. De même, concevoir simultanément soit malade et santé, soit être et n'être pas, n'implique pas la possibilité de *concevoir* qu'une chose puisse être et n'être pas en même temps et sous le même rapport.² L'impossibilité d'identifier les choses dans la réalité entraîne l'impossibilité de considérer leurs notions comme tout à fait identiques dans l'esprit.

Dans la nature, les contraires ne peuvent pas exister simultanément. L'homme bon n'est pas en même temps méchant; l'homme sain n'est pas en même temps malade. L'incompatibilité de ces attributs les sépare l'un de l'autre. A plus forte raison les contraires ne peuvent-ils pas être identiques. Soutenir que la maladie s'identifie à la santé, c'est affirmer l'impossible. La simultanéité et l'identité étant exclues, reste seulement la succession. Les contraires se succèdent dans leur sujet. L'homme bon peut devenir méchant, l'homme sain peut devenir malade. Plus généralement, il est impossible d'exister et de ne pas exister, à la fois et sous le même rapport.

On perçoit maintenant la chaîne des assimilations ou des identifications qui ont conduit à l'erreur contenue dans la première loi dialectique. La simultanéité des contraires et même des contradictoires dans l'esprit a amené l'affirmation de leur entière identité, comme si être ensemble équivalait à être identique. L'identité de la notion commune aux termes opposés, nécessaire et maintenant acceptée dans l'esprit, a conduit à poser la simultanéité et l'identité dans les choses, par exemple dans le mouvement et la vie. Hegel et les marxistes à sa suite ont donc attribué aux contraires dans

la réalité un caractère — la simultanéité — qui leur convient seulement dans le sujet connaissant, et cet autre caractère — l'entière identité — qui ne leur convient ni dans le sujet connaissant ni dans la réalité. À ce point de vue, les marxistes sont plus « idéalistes » que tous les philosophes auxquels on a l'habitude d'appliquer ce qualificatif.

Peut-on parler en toute rigueur d'une lutte entre deux éléments contradictoires? Il existe sans doute dans la réalité des éléments contraires. Cette proposition est fameuse depuis les origines de la philosophie. Or les termes contraires tendent à se supprimer l'un l'autre. On peut donc parler d'une lutte entre des contraires. Pour les vivants, la lutte des contraires entraîne la vie ou la mort. Même le maintien d'un être vivant dépend d'une lutte constante et d'une victoire sur son milieu. Mais il n'existe pas simplement une relative contrariété entre le vivant et son milieu extérieur, le vivant lui-même est intrinsèquement constitué de contraires qui tendent à se détruire l'un l'autre. Cette observation n'a absolument rien de caractéristiquement hégélien ou marxiste. Elle est, nous venons de le dire, aussi ancienne que la philosophie. Ce qui est nouveau, c'est de parler d'une lutte entre des contradictoires. Encore une fois, la raison qui pourrait apparemment justifier ce langage n'est autre que le fait que toute opposition, de quelque genre qu'elle soit, implique une opposition de contradiction. Or, nous l'avons vu, le seul fait que l'opposition de contradiction soit incluse dans toutes les autres sortes d'opposition ne veut point dire que ces autres oppositions ne sont rien d'autre que des oppositions de contradiction.

Si l'état des contraires dans la réalité était identique à l'état des contraires dans l'intelligence, bien sûr qu'il y aurait de la contradiction dans les choses au sens même où les hégéliens et les marxistes l'entendent. Quoiqu'il en soit, on voit que les marxistes, comme les hégéliens, commettent la même confusion radicale. On voit aussi que les uns, autant que les autres, évitent studieusement la discussion de ces points élémentaires.

Les marxistes, nous l'avons vu, cherchent dans toute la science expérimentale des confirmations de la loi de l'identité

1. Cf. SAINT THOMAS, *In VII Metaphysicorum*, leçon 6, nn. 1404-1405; *Somme théologique*, Ia-IIae, q. 64, a. 3, ad 3.

2. Cf. CHARLES DE KONINCK, *op. cit.*, p. 188.

des contradictoires. Le meilleur moyen d'en trouver, c'était d'en fabriquer en traduisant tout d'abord tel ou tel secteur de la science dans le langage de la contradiction. La mécanique ondulatoire, qui attribue à la matière et à la lumière un aspect ondulatoire et un aspect corpusculaire, fournit, disent-ils, un magnifique exemple de la dialectique des contradictoires. « Il est établi que la lumière a les propriétés contradictoires du mouvement corpusculaire et du mouvement ondulatoire. » En biologie, la doctrine mitchourinienne révèle « les profondes contradictions du développement et des modifications du monde organique... » En psychologie, la doctrine de Pavlov « se fonde sur l'analyse des contradictions telles que l'excitation et l'inhibition, etc., c'est-à-dire des contradictions sans lesquelles il n'y a pas d'activité psychique normale possible ». ¹ En somme, toute la science progresse par l'étude des contradictions réalisées dans les choses.

Demandons à quelques savants — et non aux moindres — ce qu'ils pensent eux-mêmes de ce problème. Considérent-ils les conceptions opposées dont ils se servent comme étant les signes de véritables contradictions dans les choses ? Dans leur pensée, ces apparentes contradictions n'auraient-elles pas pour cause notre ignorance et l'indétermination de nos connaissances ?

Le physicien Paul Langevin, lui-même sympathisant communiste, rappelle que deux conceptions ont cours dans les sciences de la vie : l'explication physico-chimique et déterministe d'une part ; l'explication finaliste d'autre part. Ces conceptions, dit-il, « semblent aussi contradictoires et difficiles à concilier que les apparences ondulatoires et corpusculaires de la matière comme de la lumière, et les théories correspondantes que la synthèse des quanta s'efforce aujourd'hui de mettre d'accord. Je crois qu'il est aussi illusoire de vouloir donner une explication purement physico-chimique de la vie qu'il l'a été de vouloir donner une explication purement mécanique de la physique entière. » ² Toutefois, cette dualité d'explications ne correspond pas à une contra-

diction réalisée dans les choses. Elle résulte de la nécessité pour le physicien de procéder par schématisations, abstractions et idéalizations. « À travers ce processus dialectique dans lequel, dit Langevin, on se trouve en présence d'aspects en apparence contradictoires de la réalité et où la contradiction traduit simplement l'insuffisance des notions acquises, se poursuit inlassablement un effort de synthèse toujours plus haute qui exige l'élargissement ou le remplacement des abstractions anciennes. » ¹

Le créateur de la mécanique ondulatoire, Louis de Broglie, a lui-même souligné maintes fois que l'idée de « complémentarité », et non pas celle de « contradiction », éclairait la science d'aujourd'hui. Il rappelle que le physicien Bohr a expliqué le sens de l'évolution récente de la physique par ses nombreuses études et, tout particulièrement, en introduisant la notion de complémentarité. Celle-ci exprime le fait que le physicien doit souvent utiliser des notions qui se complètent, tout en ayant l'air de se contredire. Toutefois, cette opposition n'équivaut jamais à une contradiction réelle. « Les relations d'incertitude d'Heisenberg expriment... le caractère 'complémentaire' de l'aspect granulaire et de l'aspect ondulatoire des entités physiques élémentaires que nous nommons corpuscules. Plus nous arrivons à préciser l'un de ces aspects, plus l'autre devient flou. Ainsi l'existence de ces deux aspects qui nous paraissent inconciliables n'entraîne cependant jamais de contradiction. » ² Ils « n'entrent jamais en conflit direct : quand, en effet, l'un de ces aspects s'affirme, l'autre s'estompe dans la mesure exactement suffisante pour qu'une contradiction flagrante soit toujours évitée ». ³

Devant l'importance du problème, nous laissons à Louis de Broglie le soin d'exposer lui-même ses idées dans les deux textes reproduits ci-dessous. ⁴ Le lecteur y notera soigneusement les remarques sur le fait que le savant, par idéalizations

1. *Ibid.*

2. LOUIS DE BROGLIE, *Nouvelles Perspectives en microphysique*, Paris, Michel, 1956, p. 25.

3. LOUIS DE BROGLIE, *Physique et microphysique*, Paris, Michel, 1947, p. 293. Voir aussi, du même auteur, *Ondes, Corpuscules, Mécanique ondulatoire*, Paris, Michel, 1945, p. 151.

4. P. 333.

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, pp. 333-334.

2. Cité par G. BRUNO et J. JACOB, *De Montaigne à Louis de Broglie*, Paris, B.-lin, 1952, p. 133.

et abstractions, forme des images simples. C'est précisément cette trop grande simplicité des différentes images, utilisées dans l'étude d'un seul phénomène, qui suggère parfois l'idée d'une contradiction. On rapprochera ces idées de celles de Charles De Koninck cité plus haut, sur les déterminations et les simplifications excessives qu'Engels introduit dans le mouvement, pour conclure ensuite à la contradiction réalisée. Il serait étonnant qu'après avoir trahi les confusions qu'il leur fallait, les marxistes ne puissent s'entourer d'universelles contradictions.

Selon le physicien Marx Born, la notion de complémentarité a apporté un réel enrichissement à la pensée. Le fait qu'une science comme la physique en ait reconnu l'importance peut exercer une influence bienfaisante dans d'autres domaines: par exemple pour le problème des forces physico-chimiques et de la vie organique, du déterminisme et de la liberté. Avec la notion de complémentarité, la physique a montré « que même pour des domaines restreints, la description d'un système en son entier est impossible au moyen d'une seule image; il y a des images complémentaires qui ne s'appliquent pas simultanément mais qui, néanmoins, ne sont pas contradictoires et qui ne décrivent entièrement le phénomène que par leur jonction mutuelle ».¹

Concluons que tout le commérage des communistes autour des prétendues contradictions dévoilées par la science moderne n'a pas de quoi impressionner grandement les savants. Il témoigne plutôt d'une ignorance touchant l'un des aspects fondamentaux de la science et de la méthode scientifique.

B. *Conversion de la quantité en qualité.*

La seconde loi entend décrire le processus qui, dans le développement des choses, amène de nouvelles qualités et même de nouvelles espèces dans l'univers. Les communistes la désignent par les expressions: « conversion de la quantité en qualité » ou « passage de la quantité à la qualité ». Parfois, ils utilisent des formules plus concrètes: une trans-

1. MAX BORN, *Physics and Metaphysics* dans *The Scientific Monthly*, mai 1950, p. 235.

formation quantitative change la qualité des choses; dans la mesure où un changement qualitatif se produit, il est déterminé par un changement quantitatif correspondant; la qualité des éléments est déterminée par la quantité de leur poids atomique, etc... Notons que ces deux groupes de formules désignent des réalités tout à fait différentes. Dire, par exemple, que la quantité du poids atomique des éléments détermine leur qualité n'équivaut pas du tout à dire: conversion de la quantité en qualité. De même, qu'on en pense les marxistes, les formules du second groupe sont incapables de fonder ou de supporter celles du premier.

Considérons la formule « conversion de la quantité en qualité » par rapport à l'exemple le plus souvent utilisé: l'eau que l'on met à bouillir. « Si l'on augmente ou diminue la température de l'eau liquide, il survient un point où cet état de cohésion se modifie et où l'eau se change d'une part en vapeur et d'autre part en glace. »¹ Le phénomène comporte les points suivants. Tout d'abord, le changement quantitatif de la qualité d'une chose, c'est-à-dire l'augmentation ou la diminution de la température de l'eau. Ensuite, ce changement provoque le passage d'un état qualitatif (état liquide) à un autre état qualitatif (état de vapeur ou de glace). Donc le changement quantitatif de la qualité entraîne un nouvel état qualitatif. Cette proposition énonce un fait incontestable qui, d'ailleurs, se reproduit constamment dans la nature.²

Toutefois, après quelques autres exemples, Engels conclut: « En un mot, les soi-disant constantes de la physique ne sont en majeure partie pas autre chose que la désignation de points nodaux, auxquels un apport ou un retrait quantitatifs de mouvement entraînent dans l'état du corps en question une modification qualitative, donc où la quantité se convertit en qualité. » A partir de propositions énonçant des faits évidents, Engels infère une loi générale, une autre proposition radicalement différente: la quantité se convertit en qualité.³ Pourtant la possibilité de cette inférence n'est

1. HEGEL, cité par ENGELS, *Dialectique de la nature*, pp. 71-72.

2. Cf. ARISTOTELE, *Physique*, V, ch. 2, 226 b 1-8.

3. Nous suivons de près ici CHARLES DE KONINCK, *Notes sur le marxisme, dans L'essai théologique et philosophique*, Vol. I, no 1, 1945, pp. 198-199.

pas du tout évidente. On cherche en vain la proposition intermédiaire qu'on pourrait sous-entendre pour la justifier. Et les marxistes n'ont jamais tenté de l'énoncer.

En outre, pour s'appliquer à l'exemple de l'eau, la proposition « la quantité se convertit en qualité » devrait « se concrétiser comme suit: lorsque l'eau passe de l'état liquide à l'état solide, le *changement quantitatif s'est transformé en état solide* ». ¹ Le passage se fait entre l'état liquide et l'état solide. À moins de considérer l'état liquide comme une pure et simple quantité, il serait donc impossible de parler d'une quantité qui se convertit en qualité.

Bien plus, dans cet exemple de l'eau, on ne peut même pas dire que la qualité soumise au changement quantitatif se transforme en une autre qualité. Quand l'eau passe de l'état liquide à l'état solide, la qualité *température* ne se convertit pas en une qualité autre que la température. Au point de vue de la qualité *température*, le phénomène ne comporte qu'un changement de degré, un changement quantitatif de la qualité. C'est l'état qualitatif qui change: le passage se fait de l'état liquide à l'état solide ou gazeux. D'ailleurs, Hegel dit bien: «... Il survient un point où cet état de cohésion se modifie et où l'eau se change d'une part en vapeur et d'autre part en glace. » ² Engels lui-même parle « de la transformation des états d'agrégation de l'eau qui, sous pression atmosphérique normale, à 0°C, passe de l'état liquide à l'état solide et à 100°C, de l'état liquide à l'état gazeux, ... » ³ Ni la température ni l'augmentation de température ne passent de l'état liquide à l'état solide.

Notons aussi que l'augmentation de la température de l'eau ne constitue pas un changement purement quantitatif; c'est aussi une altération. La qualité elle-même se modifie constamment au cours du processus, sans pour cela se changer en une autre qualité. Engels a tort de parler d'une augmentation ou d'une diminution « purement quantitative » qui, « à certains points nodaux déterminés, provoque un *bond qualitatif* ». ⁴ Le bond prend place entre

des états qualitatifs et non dans la température comme telle. Un changement quantitatif de la température affecte cette qualité elle-même; toutefois, le nouvel état qualitatif ne résulte pas de la transformation de la quantité en qualité. C'est le changement qualitatif, l'intensification de la température, qui aboutit à un nouvel état de son sujet, l'état de vapeur. De même, une augmentation de la qualité peut amener un changement radical: une température qui s'élève en vient à tuer le vivant. Mais personne ne dira que la quantité ni même la qualité se transforment en un être non-vivant. En somme, les faits rapportés par les marxistes sont exacts, mais l'interprétation qu'ils en donnent et la loi qu'ils en tirent sont fausses.

Les nombreux exemples — entre autres, la série des acides gras monobasiques ¹ — qu'Engels tire de la chimie ne valent pas mieux comme preuves. Ces exemples montrent, il est vrai, que des changements quantitatifs dans le nombre des atomes entraînent des qualités différentes, qu'un « changement quantitatif de la formule moléculaire produit chaque fois un corps qualitativement différent ». Si Engels s'en tenait à cela, sa conclusion serait juste. L'erreur surgit lorsqu'il veut aller plus loin et soutenir que dans ces séries-là, comme presque partout en chimie, « on peut voir comment 'la quantité se convertit en qualité' ». ² La seule conclusion possible reste la suivante: à des différences quantitatives correspondent des différences qualitatives. Le tableau de Mendeleïev ne montre pas du tout que la quantité se convertit en qualité mais seulement que leur poids atomique détermine la qualité des éléments. Et l'on peut très bien admettre ces conclusions sans être marxiste et sans croire que la révolution sociale est inscrite au cœur de la physique et de la chimie.

L'observation de la nature et de la société révèle en outre que, si des changements se produisent par « bonds qualitatifs » ou « explosions », d'autres, par contre, ne suivent pas cette voie. Le plus souvent, l'évaporation de l'eau s'accomplit d'une façon lente et continue. Le mécontentement des citoyens peut amener un nouvel ordre social, une

1. *Ibid.*, p. 199.

2. Cité dans *Dialectique de la nature*, pp. 71-72.

3. *Anti-Dühring*, pp. 157-158.

4. *Ibid.*, p. 76.

1. Voir ci-dessus, p. 246.

2. *Anti-Dühring*, p. 159.

nouvelle « qualité », soit par révolution, soit par une modification lente de l'ancienne forme. Les changements lents et graduels sont aussi courants que les changements brusques. D'ailleurs, comme nous le verrons bientôt, les communistes eux-mêmes les découvrent, très nombreux, depuis une dizaine d'années. De fait, Engels, dans un texte que ses successeurs ont laissé dans l'ombre, disait: « Or, en physique, et plus encore en chimie, il ne se produit pas seulement des changements qualitatifs continus par suite de changements quantitatifs, une conversion de la quantité en qualité, mais il faut considérer encore une foule de changements qualitatifs dont le conditionnement par un changement quantitatif n'est nullement démontré. »¹ Même en abandonnant la notion absurde de la conversion de la quantité en qualité, pour s'en tenir à l'idée assez banale qu'un changement qualitatif brusque succède à des changements quantitatifs lents, il reste que cette loi, valable dans certains cas, apparaît nettement irrecevable dans une foule d'autres. Ce fait évident réfute l'affirmation d'Engels selon laquelle la conversion de la quantité en qualité « se vérifie à chaque pas », et selon laquelle « cela restera toujours un haut fait historique d'avoir exprimé pour la première fois une loi générale de l'évolution de la nature, de la société et de la pensée sous sa forme universellement valable ». ²

Rappelons aussi, en deux mots, que les catégories ou prédicaments sont des genres supérieurs, irréductibles les uns aux autres. Tout comme la relation ne peut se ramener à la substance, de même la qualité ne se réduit pas à la quantité, ou inversement. Pour passer d'une catégorie à l'autre, pour transgresser les genres supérieurs, il faudrait supposer que toutes les choses sont identiques les unes aux autres et, partant, que l'impossible absolu est cependant possible.

C. La négation de la négation

La troisième loi entend montrer comment, dans l'évolution, le nouveau se relie à l'ancien. L'évolution, commandée

par le jeu de la contradiction (1ère loi) se fait par conversion de la quantité en qualité (2ième loi). L'un des opposés nie et transforme l'autre; d'autre part, le terme atteint n'est pas définitif mais représente seulement une étape. Lui-même sera nié à son tour et l'ensemble du mouvement prend la forme d'une spirale conduisant à un plan supérieur et plus parfait. Au fond, la troisième loi constitue seulement une explicitation ou un complément des premières. Pour cette raison, les critiques déjà faites à leur sujet valent également ici. Le lecteur se reportera à un texte de Charles De Koninck qui, plus loin, discute du devenir et de la négation de la négation. ¹

Remarquons en outre qu'Engels insiste sur la façon dialectique de nier. Il faut, dit-il, « instituer la première négation de telle sorte que la deuxième reste ou devienne possible ». Par exemple, que le grain d'orge soit écrasé, moulu ou tombe à l'eau, ces circonstances interrompent le cycle de la reproduction. « Chaque genre de choses a donc son genre original de négation de façon qu'il en sorte un développement. » ² Puisque l'équilibre se maintient sur la terre et qu'aucune espèce ne prolifère librement — chaque grain d'orge ne produisant pas trente autres grains —, on voit immédiatement que les négations non dialectiques sont aussi nombreuses et aussi importantes que les négations dialectiques. ³ Des processus s'interrompent constamment et les négations non dialectiques apparaissent aussi naturelles que les autres. Parfois, il y a retour au point de départ qui s'augmente et se perfectionne, parfois, il n'y a pas de retour. Ces faits montrent que la loi ne possède pas du tout l'universalité qu'on lui attribue. Il est facile de grouper des exemples de phénomènes qui s'enchaînent dans une spirale. On pourrait tout aussi facilement énumérer des évolutions qui s'interrompent sans conduire à un enrichissement.

D'ailleurs, certains des exemples apportés par Engels ne valent qu'au prix de simplifications extrêmes et de présuppositions fausses. À preuve, le cas du matérialisme ancien nié par l'idéalisme, qui fut à son tour nié par le matérialisme

1. Voir p. 341.

2. *Anti-Dühring*, p. 172.

3. Cf. Sidney Hook, *Reason, Social Myths and Democracy*, pp. 211-216.

1. *Dialectique de la nature*, p. 257.

2. *Ibid.*, p. 74.

dialectique moderne. La simplification qui ramène l'histoire de la philosophie à ce schéma débouche dans l'erreur et rien ne prouve que ce matérialisme dialectique représente un progrès essentiel, qu'il conserve et perfectionne toute la richesse des philosophies antérieures. La loi de la négation de la négation n'a pas plus de valeur ici que les simplifications et les suppositions qui la fondent. C'est avant tout un excellent instrument de propagande et une tentative de justifier le marxisme.

Engels dit de la négation de la négation : « Une procédure très simple, qui s'accomplit en tous lieux et tous les jours, que tout enfant peut comprendre, dès qu'on élimine le fatras mystérieux sous lequel la vieille philosophie idéaliste la dissimulait... »¹ Ces remarques, de même que la diversité des exemples apportés — tirés du règne animal et végétal, de la géologie, des mathématiques, de l'histoire et de la philosophie — montrent que la loi reste singulièrement générale et vague. C'est là sa plus grande faiblesse.

Ces remarques suffisent, croyons-nous, pour montrer l'inexactitude des propos communistes touchant ces bases que leur doctrine trouverait dans de prétendues lois naturelles. Leurs dissertations sur l'interrelation et la mobilité des choses n'ont d'original que leurs exagérations et les conclusions erronées qu'ils en tirent. Leurs efforts pour emprunter à la physique une multitude d'exemples en faveur de la contradiction révèlent qu'ils ne comprennent ni la contradiction, ni la position des savants d'aujourd'hui sur ce point. Ils énumèrent de nombreux faits que tout le monde admet; toutefois, ils oublient de dire quel est le moyen terme qui permet d'en tirer la conversion de la quantité en qualité ou l'universalité de la négation de la négation. C'est Einstein qui disait du manuscrit de *Dialectique de la nature* d'Engels qu'on lui avait soumis : « Son contenu ne présente aucun intérêt spécial, soit par rapport à la physique contemporaine, soit par rapport à l'histoire de la physique... Je suis fermement convaincu qu'Engels lui-même aurait trouvé cela ridicule, s'il avait pu voir quelle grande importance on attribue, après de si nombreuses années, à son modeste essai ».²

III. LES MODIFICATIONS IMPOSÉES AUX LOIS

Dans les exposés des lois dialectiques, chez Engels en particulier, l'accent est mis avant tout sur leur universalité. Comme le mouvement se rencontre partout, il s'ensuit que les contradictions qui l'engendrent sont également présentes partout. Même les mathématiques, dit-il, « fournissent de contradictions ». ¹ A l'objection que la loi de la conversion de la quantité en qualité n'énoncerait que quelque chose de tout à fait évident, de banal et de plat, qu'on a utilisé depuis longtemps et qui n'apporte rien de nouveau, Engels répond : « Mais cela restera toujours un haut fait historique d'avoir exprimé pour la première fois une loi générale de l'évolution de la nature, de la société et de la pensée sous sa forme universellement valable ». ² La loi de la négation de la négation, également, vaut « pour le règne animal et végétal, pour la géologie, les mathématiques, l'histoire, la philosophie... » Et justement à propos de cette loi, Engels note que « les hommes ont pensé dialectiquement longtemps avant de savoir ce qu'était la dialectique, de même qu'ils parlaient déjà en prose bien avant qu'existât le terme de prose ». ³

Mais, depuis une vingtaine d'années, des modifications et des restrictions furent imposées concernant l'interprétation et l'application de ces lois. On les voit perdre peu à peu de leur rigueur et de leur universalité. Un ancien secrétaire du Comité central du Parti, Jdanov, déclarait en 1947 :

Dans notre société soviétique, où les classes antagoniques ont été éliminées, la lutte entre l'ancien et le nouveau, et par conséquent le développement de l'inférieur au supérieur, ne procède pas sous forme de lutte entre classes antagoniques et de cataclysmes, mais sous forme de critique et d'auto-critique, qui sont la force motrice réelle de notre développement, un instrument puissant dans les mains du Parti. Cela représente incontestablement une forme nouvelle de mouvement, un type nouveau de développement, une nouvelle loi dialectique. ⁴

1. *Anti-Dühring*, pp. 152-153.

2. *Dialectique de la nature*, p. 74.

3. *Anti-Dühring*, pp. 171-173.

4. Cité par WETTER, *op. cit.*, p. 342.

1. *Anti-Dühring*, p. 166.

2. Cité par WETTER, *op. cit.*, pp. 222, 226.

Certains philosophes tentent de justifier doctrinalement cette modification de la première loi en disant que Marx étudiait seulement les contradictions concrètes d'une formation historique donnée et qu'il ne faut pas transposer dogmatiquement ses conclusions à une autre forme de société.¹ Marx n'aurait examiné que la dialectique de la société capitaliste. On cite sa remarque disant que, dans un ordre de choses où il n'y aura plus de classes et d'antagonismes de classes, « les *évolutions sociales* cesseront d'être des *révolutions politiques* ». ² Quoi qu'il en soit, Engels et ses successeurs ont admis l'universalité de la contradiction et de son effet inéluctable, la révolution. C'est pourquoi l'invention d'une distinction entre la dialectique de la société bourgeoise et la dialectique de la société socialiste équivalait, selon l'expression de Rosenthal, à « une modification essentielle subie par la loi générale de l'unité et de la lutte des contraires ». ³ Selon le mot de Jdanov déjà cité, cette modification essentielle a engendré « une nouvelle loi dialectique ». Tous deux en rendent grâce au « marxisme créateur ».

La seconde loi dialectique considère que le passage d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle se fait par suite de l'accumulation de changements quantitatifs, par conversion de la quantité en qualité. Il s'accomplit par « bonds brusques », par explosions qui introduisent une solution de continuité entre l'ancien et le nouveau. Toutefois, Staline découvre que cette théorie des explosions et des solutions de continuité représentait une conception « vulgaire », et même fautive, de la seconde loi. C'est à l'occasion du problème de l'évolution des langues qu'il expose le nouveau point de vue. « Le marxisme, dit-il, estime que le passage de la langue d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle ne se produit pas par explosion ni par destruction de la langue existante et constitution d'une nouvelle, mais par accumulation graduelle des éléments de la nouvelle qualité, et donc par l'extinction graduelle des éléments de la qualité

ancienne. » ¹ Staline généralise ensuite cette doctrine et l'applique à d'autres cas.

Il faut dire en général, à l'intention des camarades qui se passionnent pour les explosions, que la loi qui préside au passage de la qualité ancienne à une qualité nouvelle au moyen d'explosions n'est pas seulement inapplicable à l'histoire du développement de la langue, mais qu'on ne saurait non plus l'appliquer toujours à d'autres phénomènes sociaux qui concernent la base ou la superstructure. Elle est obligatoire pour une société divisée en classes hostiles. Mais elle ne l'est pas du tout pour une société qui ne comporte pas de classes hostiles. En l'espace de huit à dix ans, nous avons réalisé, dans l'agriculture de notre pays, le passage du régime bourgeois, du régime de l'exploitation paysanne individuelle, au régime kolkhozien, socialiste. Ce fut une révolution, qui a liquidé l'ancien régime économique bourgeois à la campagne, et créé un régime économique nouveau. Cependant, cette transformation radicale ne s'est pas faite par voie d'explosion, c'est-à-dire par le renversement du pouvoir existant et la création d'un pouvoir bourgeois dans les campagnes à un régime nouveau. On a pu le faire parce que c'était une révolution par en haut, parce que la transformation radicale a été réalisée sur l'initiative du pouvoir existant, avec l'appui de la masse essentielle de la paysannerie. ²

Après Staline, tous les auteurs se mettent à distinguer entre les bonds brusques et les bonds graduels, et répètent que la seconde loi ne régit plus l'évolution des sociétés où il n'y a plus de classes hostiles. Le passage du capitalisme au socialisme devait s'accomplir par une révolution. Mais, dans la société soviétique où le progrès surgit de la coopération de tous, « tout changement important, toute transition d'une qualité ancienne à une qualité nouvelle, sont préparés et accomplis d'en haut, par l'Etat, le parti communiste, avec le soutien des masses d'en bas. C'est pourquoi il n'y a pas, en U.R.S.S., de terrain pour des changements qualitatifs remplacés par des modifications graduelles. » ³ Celles-ci sont chargées de diriger. La marche vers le communisme intégral s'accomplira encore par des « bonds grandioses », qui ne

1. Cf. M. ROSENTHAL, *Les Problèmes de la dialectique dans Le Capital de Marx*, p. 159.

2. *Misère de la philosophie*, p. 136.

3. *Op. cit.*, p. 237.

1. *À Propos du marxisme en linguistique*, p. 34.

2. *Ibid.*

3. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 98.

sont plus toutefois des explosions révolutionnaires et qui entraînent pas la destruction de l'ordre social actuel.

Cette nouvelle interprétation moins « vulgaire », cette nouvelle « dialectique de la société socialiste », ¹ met donc l'accent sur la continuité, par opposition aux revirements brusques. Ce progrès harmonieux serait même, dit-on, la caractéristique principale du développement de la société soviétique. À propos de cette seconde loi comme de la première, on peut donc parler de « modification essentielle », qui équivaut à la naissance d'une nouvelle loi.

Pour les fondateurs du marxisme, la loi de la négation de la négation formait un rouage essentiel du système. Il est assez étonnant de constater que Staline ne la mentionne pas dans son exposé de 1938, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*. Il développe quatre « traits fondamentaux » de la dialectique: l'interrelation, le mobilisme, la contradiction et la conversion de la quantité en qualité. La nouvelle formule prit rang d'orthodoxie et l'on n'entendit plus parler de la négation de la négation jusqu'à la mort de Staline. ² Même dans l'édition de 1955, le *Petit Dictionnaire philosophique*, au mot « matérialisme dialectique », suit encore son exposé, sans mentionner la négation de la négation. Les articles concernant la contradiction et la conversion de la quantité en qualité débute par les mots: « Une des lois... » L'article sur la négation de la négation débute comme suit: « Notion philosophique traduisant un des aspects du développement dialectique ».

Les communistes, semble-t-il, n'ont pas dévoilé les raisons pour lesquelles cette loi a été laissée dans l'ombre après 1938. En tout cas, elle posait une évolution constante et admettait, après tout, une certaine destruction de l'étape antérieure. Elle pouvait donc facilement donner lieu à la question suivante: quelles sont donc les imperfections inhérentes au matérialisme dialectique comme philosophie et au communisme comme régime social, imperfections qui exigent leur remplacement par une philosophie et un régime social supérieurs ?

1. M. ROSENTHAL, *op. cit.*, p. 144.

2. Cf. M. B. GROVE, *Some Recent Trends in Soviet Science and Philosophy*, dans *Studies*, Dublin, janvier 1957, pp. 422-423.

Quoi qu'il en soit, la loi est revenue à la surface. Le manuel intitulé *Les Principes du marxisme-léninisme*, publié en 1961, lui porte autant d'attention qu'aux deux autres. On peut se demander quelle est la raison de ce retour. Wetter croit trouver la réponse dans un article de la revue de l'université de Leningrad, publié en 1956. On y lit: « L'attitude négative qui a prévalu à l'égard de la science et de la culture de la société bourgeoise a eu des effets adverses sur divers aspects de notre activité pratique. L'assemblée plénière du Comité central du Parti, en juillet 1955, condamnait vigoureusement une telle attitude à l'égard des réalisations des pays capitalistes; il demandait d'appliquer les meilleures de ces réalisations dans le domaine de la science et de la technologie, au bénéfice de la construction du communisme. » ¹ Le manuel cité quelques lignes plus haut note que « le nihilisme, la négation pure et simple, l'incompréhension de la filiation entre l'ancien et le nouveau, de la nécessité de conserver fidèlement ce qui a été acquis de positif aux étapes antérieures, sont une erreur théorique et aboutissent à de graves fautes dans l'activité pratique ». ²

Le rétablissement de la loi de la négation de la négation aurait donc pour fin de justifier théoriquement une attitude plus accueillante à l'égard de la culture des pays étrangers. D'ailleurs, Lénine estimait grandement les réalisations techniques du capitalisme. La négation dialectique, contrairement à la négation « mécanique » ou « métaphysique », invite à les incorporer dans la synthèse finale de la société communiste.

Toutefois, cette modification des lois dialectiques engendre une situation assez singulière. Engels insistait sur l'identité des lois générales de la nature et de la société. Pour Staline, l'existence des contradictions dans la nature entraînait comme conséquence, la nécessité et le caractère naturel des révolutions sociales et justifiait telles ou telles tactiques du prolétariat. La dialectique de la nature inspirait toutes les autres dialectiques, leur servait de modèle et de garantie.

1. *Op. cit.*, p. 363.

2. *Les Principes du marxisme-léninisme*, p. 97.

Cependant, les communistes ne nous disent pas que la « modification essentielle » imposée à la première loi a été inspirée et commandée par la découverte, dans les lois de la nature, d'une modification essentielle correspondante. A-t-on découvert qu'il existait tout un secteur de la nature où les contradictions ne sont plus antagoniques, mais où elles se ramènent simplement à des différences essentielles ?

Bien plus, la loi, dans sa première interprétation, reflétait la dialectique de la société capitaliste, donc la dialectique d'un mauvais régime social. Mais, comme elle s'inspirait étroitement de la nature, elle devait donc aussi refléter une « mauvaise » nature. Les communistes ont-ils trouvé quelque part une « bonne » nature qui inspire et garantit la nouvelle interprétation de la loi ? En d'autres termes, comment deux dialectiques sociales totalement différentes, celle de la société bourgeoise et celle de la société socialiste, sont-elles liées et correspondent-elles à une seule et même dialectique de la nature ? Ou bien faut-il admettre l'existence d'une nature « bourgeoise » et d'une nature « socialiste » ? En tout cas, les philosophes soviétiques n'ont pas encore eu le temps de faire un replâtrage de la nature, correspondant au replâtrage de la première loi. Ils n'ont pas encore réalisé sur ce point l'application et l'extension de la dialectique politique à la dialectique de la nature.

Au sujet de la deuxième loi, le travail a progressé plus rapidement. Les philosophes ont eu le temps d'appliquer à une foule de phénomènes naturels les formules que Staline employait à propos de l'évolution de la langue. Ils voient des phénomènes qui évoluent maintenant à la façon de la société socialiste, c'est-à-dire où les « bonds magnifiques » ne sont plus des explosions.

Dans la nature inorganique aussi bien qu'organique les changements qualitatifs ne s'accomplissent pas toujours au moyen d'un anéantissement subit de l'ancien et de la naissance instantanée du nouveau, mais aussi par accumulation graduelle des éléments de la qualité nouvelle et le dépérissement graduel des éléments de l'ancien (par exemple, la lente évaporation de l'eau dans les conditions naturelles, le perfectionnement graduel des races d'animaux, etc.).¹

1. *Petit Dictionnaire philosophique*, p. 98.

Le philosophe soviétique Kedrov énumère de nombreux exemples de progrès de la nature qui s'accomplissent sans révolution. Les théories cosmogoniques s'appuient sur l'idée d'une évolution graduelle des objets cosmiques, d'une transition lente vers des conditions qualitativement nouvelles. Les théories géologiques admettent également des transitions graduelles. Les théories biologiques, anthropologiques et physiologiques fournissent aussi des exemples de ce même processus d'évolution lente.¹

Les communistes doivent se féliciter de rencontrer une nature aussi complaisante. Elle renferme en effet un groupe de phénomènes dont la dialectique, avec ses explosions, justifie la destruction violente du capitalisme, et un autre groupe de processus dont la dialectique, avec ses évolutions lentes, justifie également le passage harmonieux du socialisme au communisme intégral.

Selon Marx, « dans la conception positive des choses existantes, elle [la dialectique] inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire ». Elle est « essentiellement critique et révolutionnaire ». ² Cette conception de la dialectique ne pouvait qu'embarasser considérablement le régime soviétique une fois établi. En effet, si les lois dialectiques sont des lois universelles de la nature, de la société et de la pensée, on voit mal qu'elles doivent s'appliquer au seul régime capitaliste. Pourquoi le régime socialiste échapperait-il à un développement qui procède par bonds révolutionnaires et solutions de continuité ?

Pour qu'un régime dont la nature, croit-on, rend les révolutions impossibles puisse continuer à évoluer d'une façon dite dialectique, il fallait donc modifier cette dialectique. Pour que celle-ci continue de protéger, de justifier et de couvrir de son manteau le jeu concret de la politique, on devait la domestiquer. Il fallait, selon les expressions de Wetter, lui arracher son « aiguillon révolutionnaire », retirer l'épine qu'elle introduisait dans le flanc du régime. ³ La

1. Cité par Wetter, *op. cit.*, p. 328.

2. *Le Capital*, trad. Roy, p. 29.

3. *Op. cit.*, pp. 328, 342.

théorie des coupures brusques devait céder la place à celle des évolutions lentes. Pour justifier cette modification, il fallait rajuster la nature et, en dépit des prétentions contraires, conférer à la dialectique de la nature les caractères de la dialectique de la société socialiste.

Parce que les communistes ont dû soustraire nombre d'objets à la théorie du mouvement universel et conférer à nombre de propositions le statut de vérités définitives, la dialectique a perdu une bonne part du relief et de l'absolu qu'elle possédait dans les premières formules. Parce qu'on a dû modifier des lois qui ne garantissaient pas la stabilité du régime, les caractères premiers de la dialectique se sont amenuisés et estompés. Lorsque les circonstances l'exigent, on dessine à nouveau et l'on remet en lumière l'un quelconque de ses traits. La dialectique a cessé d'être la science des sciences, pour devenir un animal domestiqué.

Nous n'entrons pas ici dans la critique de l'extension de la dialectique de la nature à la société et aux tactiques du prolétariat. Le problème se ramène à déterminer si la fin justifie tous les moyens, quels qu'ils soient, et si les mêmes lois régissent la nature et la société. En réalité, les lois physiques ou biologiques fondamentales semblent bien compatibles avec une grande diversité dans les régimes sociaux. De plus, les communistes évitent difficilement la contradiction lorsqu'ils soulignent, d'une part, le caractère spécifique des lois de chaque ordre de choses et, d'autre part, réclament l'application de leur dialectique de la nature à la société. La réponse disant que les lois de la dialectique sont très générales ne vaut guère ici. D'ailleurs, avec les modifications imposées aux lois, les communistes sont en train de suivre le procédé inverse, c'est-à-dire d'appliquer à la nature les lois qu'ils prétendent découvrir dans leur régime social.

Ces remarques conduisent à la conclusion qu'il n'existe pas de correspondance adéquate entre le matérialisme dialectique et la méthode scientifique, et que rien ne justifie l'idée que seuls les marxistes comprennent et utilisent cette même méthode. Nous ne nions pas le besoin d'étudier les choses dans leur mouvement et leur interrelation, de porter attention aux oppositions, aux aspects quantitatifs et

qualitatifs, à l'évolution en spirale des événements. Cependant ces principes restent très généraux et les savants n'ont pas attendu Marx et Engels pour les connaître et les appliquer.

Soulignons aussi qu'il est impossible d'affirmer universellement que les mêmes lois qui régissent les phénomènes dans la nature jouent aussi le rôle de principes méthodologiques dans la science. Il suffit de lire les analyses de Poincaré et de Louis de Broglie pour s'en rendre compte.¹ Que la nature soit parfaitement simple ou non, parfaitement ordonnée ou non, que le déterminisme y règne ou n'y règne pas, le savant croit à la valeur des principes méthodologiques de simplicité et de déterminisme. L'histoire des sciences révèle leur utilité. Dans un même énoncé, « la nature est simple », par exemple, les communistes oublient de distinguer deux aspects : celui de principe physique ou naturel et celui de principe méthodologique — confusion typiquement idéaliste.

Comme nous le verrons plus en détail au chapitre X, plusieurs théories, qu'on disait inventées sous la direction étroite de la dialectique, n'ont pas subi avec succès l'épreuve des faits. Bien plus, les dialecticiens ont bloqué ou « gelé » ces théories dans la forme qu'elles possédaient à tel moment, les empêchant ainsi d'évoluer et causant de grands torts à la science. L'histoire de cette dernière en Russie soviétique et les textes de Képitsa, de Parin,² de Fok,³ et d'autres savants, rendent cette conclusion inévitable. La pratique, donc le critère essentiel dans la méthode marxiste, témoigne contre la dialectique.

Il y a vingt ans, les communistes découvriraient que les lois dialectiques, selon leur première interprétation, n'étaient plus dignes de confiance. Si ces formules apparaissent maintenant inadéquates dans leur description de la société, étaient-elles meilleures dans leur description de la nature et comme principes de méthode ? En tout cas, les philosophes, qui ont commencé à replâtrer la nature pour la mettre d'accord avec la dialectique de la société, devront

1. Textes reproduits dans *La Nature et la portée de la méthode scientifique*, pp. 308ss.

2. Voir ci-dessus, p. 288.

3. Voir ci-dessous, p. 424.

aussi repenser un jour leur façon actuelle d'entendre la méthode scientifique.

Notons que le mot « dialectique » jouit aujourd'hui d'une vogue extraordinaire. On l'emploie dans les contextes les plus variés et les plus différents. Son utilisation n'est pas toujours à l'abri de l'équivoque — l'équivoque étant peut-être la raison de son succès littéraire.

Les savants et les logiciens contemporains ont recours à ce qualificatif pour caractériser les sciences expérimentales. Et c'est à bon droit, croyons-nous. Mais la dialectique propre aux sciences expérimentales et la dialectique marxiste s'opposent absolument l'une à l'autre. Il ne faudrait pas, par inattention ou ignorance, confondre les deux. Ce serait tomber dans le piège de la propagande du Parti qui a toujours profité de la confusion des mots, laquelle conduit facilement à la confusion des idées.

L'espace ne permet pas d'exposer ici en quel sens les sciences expérimentales sont dialectiques, et comment cette dialectique, sans passer par le marxisme, rejoint en substance celle des anciens. En gros, le terme « dialectique » appliqué à la science expérimentale, désigne le caractère d'approximations successives que revêtent les définitions, les lois et les théories scientifiques, le jeu de va-et-vient entre l'expérience et la théorie, le dialogue entre le savant qui interroge et la nature qui répond, le caractère inachevé et provisoire des conceptions scientifiques dans lesquelles l'esprit ne peut pas se reposer comme dans un terme définitif. Nous pouvons très bien reconnaître et admettre cette conception ou cette espèce de la dialectique sans nullement croire à la contradiction réalisée dans les choses, à la transformation de la quantité en qualité, à l'esprit de parti comme principe méthodologique et sans croire que, parce que l'eau à tel degré se transforme brusquement en vapeur, les révolutions sociales sont un phénomène nécessaire et naturel.

Textes choisis

UN PHYSICIEN JUGE LES PHILOSOPHES

PROTR KAPITSA

La brèche qui existe entre la théorie et l'expérimentation, l'expérience et la pratique est domageable, d'abord et avant tout, à la théorie elle-même. J'aimerais illustrer cette idée par l'exemple de travaux accomplis par ces philosophes qui s'occupent des problèmes philosophiques soulevés par les sciences naturelles.

Il s'agit de ce secteur de la science que nous désignons par le terme général de cybernétique. La plupart d'entre nous savent ce que c'est que la cybernétique; nous connaissons aussi le rôle formidable qu'elle joue dans la vie de la société contemporaine. Cependant, voici ce qu'écrivait à son sujet le *Dictionnaire philosophique* (édition de 1954, page 236): « *Cybernétique* (du mot grec signifiant timonier, directeur), sorte de pseudo-science réactionnaire, originaire des Etats-Unis après la seconde guerre mondiale et largement utilisée maintenant dans les autres pays capitalistes; sorte de mécanisation moderne ».

Il est vrai que la citation est tirée d'un ouvrage publié voici huit ans. On a rectifié cette erreur en particulier. Mais le travail des philosophes devrait consister à prévoir le développement des sciences naturelles, et non pas à ossifier les étapes déjà révolues.

Si, en cette année 1954, nos savants avaient tenu compte des philosophes, s'ils avaient accepté cette définition comme guide du développement futur de cette science en particulier, nous pouvons dire à coup sûr que notre conquête de l'espace, dont nous sommes si justement fiers et qui nous a mérité le respect du monde entier, ne se serait jamais réalisée. En effet, il est totalement impossible de guider les véhicules cosmiques sans avoir recours à la cybernétique.

Voici un autre exemple qui montre jusqu'où peuvent conduire une connaissance insuffisante et une vue superficielle de l'expérimentation en physique. Plusieurs d'entre nous gardent encore un vif souvenir de la façon dont certains de nos philosophes, appliquant dogmatiquement la méthode de la dialectique, prouvaient la fausseté de la théorie de la relativité. Plus spécifiquement, le débat portait sur le postulat de la relativité selon lequel l'énergie égale la masse multipliée par le carré de la vitesse de la lumière ($E = mc^2$). Les physiciens

avaient depuis longtemps confirmé expérimentalement cette partie de la théorie d'Einstein, dans le cas des particules élémentaires. Pour comprendre et apprécier ces expériences, il faut une connaissance approfondie de la physique moderne — ce dont certains philosophes sont dépourvus. Et ainsi, les physiciens allèrent de l'avant, produisirent la réaction nucléaire, vérifiant ainsi la loi d'Einstein, non pas à l'échelle de l'atome individuel mais des bombes atomiques. Les physiciens n'auraient pas valu le sel qu'ils mangent s'ils s'étaient accrochés aux conclusions de certains philosophes et cessé de travailler à l'application de la théorie de la relativité à la physique nucléaire. Songez à la situation dans laquelle ils auraient placé notre pays s'ils n'avaient pas été prêts à appliquer pratiquement les découvertes de la physique nucléaire !

Nous avons là quelques-uns des exemples les plus manifestes du fait que certains philosophes sont isolés de la pratique. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres, comme, par exemple, ce jugement incorrect sur le principe d'indétermination dans la théorie quantique, ou ce jugement incorrect sur la théorie de la résonance dans l'étude des rapports chimiques. Il me semble que nos philosophes ont fait de mauvaises généralisations du même genre, non seulement dans le domaine de la physique mais aussi dans celui de la biologie.¹

MOUVEMENT ET VÉRITÉ

ARISTOTE

La raison de cette opinion [il n'y a pas de vérité définitive] chez ces philosophes, c'est que, considérant la vérité des êtres, ils ont cru que les êtres étaient seulement les choses sensibles. Or, il y a dans les choses sensibles beaucoup d'indétermination et de cette sorte d'être que nous avons reconnu plus haut. C'est pourquoi ces philosophes parlent selon une certaine apparence de vérité, mais ils ne parlent pas selon la vérité même... De plus, comme ils voyaient que toute cette nature sensible était en mouvement, et qu'on ne peut juger de la vérité de ce qui change, ils pensèrent qu'on ne pouvait énoncer aucune vérité, du moins sur ce qui change partout et en tout sens. De cette manière de voir sortit la doctrine la plus radicale de toutes, qui est celle des philosophes se disant disciples d'Héraclite, et telle que l'a soutenue Cratyle; ce dernier en venait finalement à penser qu'il ne faut rien dire.

1. *Theory, Experimentation, Practice*, article paru le 28 mars 1962, dans *Ekonomicheskaya Gazeta*, et reproduit en anglais dans *The Soviet Review*, juin 1962, pp. 18-19.

et il se contentait de remuer le doigt; il reprochait à Héraclite d'avoir dit qu'on ne descend pas deux fois dans le même fleuve, car il estimait, lui, qu'on ne peut même pas le faire une fois.

— Nous répondrons à cet argument, que l'objet qui change, quand il change, donne à ces philosophes quelque raison de ne pas croire à son existence. Encore cela est-il douteux, car ce qui cesse d'être conserve encore quelque chose de ce qui a cessé d'être, et, de ce qui devient, déjà quelque chose doit être. En général, un être qui périt renferme encore de l'être, et, s'il devient, il est nécessaire que ce d'où il vient, et ce par quoi il est engendré, existe, et aussi que ce processus n'aille pas à l'infini. — Mais, abandonnant ces considérations, insistons sur ce point que ce n'est pas la même chose de changer en quantité et de changer en qualité. Que, selon la quantité, les êtres ne persistent pas, soit, mais c'est par la forme que nous connaissons toutes choses. — Nous pouvons encore adresser une autre critique à ceux qui professent ce système: c'est d'étendre à l'Univers entier des observations qui ne portent que sur les objets sensibles, et même sur un petit nombre d'entre eux. En effet, la région du sensible qui nous environne est la seule qui soit sujette à la corruption et à la génération, mais ce n'est pas même, pour ainsi dire, une partie du tout, de sorte qu'il eût été plus juste d'absoudre le monde sensible en faveur du monde céleste, que de condamner le monde céleste à cause du monde sensible. — On voit, enfin, que nous pouvons reprendre, à l'égard de ces philosophes, la réponse que nous avons faite précédemment; nous devons leur démontrer qu'il existe une réalité immobile, et les en convaincre. Après tout, énoncer l'existence simultanée de l'Être et du Non-Être, c'est énoncer par voie de conséquence que toutes choses sont en repos plutôt qu'en mouvement: il n'y a rien, en effet, en quoi elles puissent se transformer, puisque tous les attributs appartiennent à tous les sujets.¹

CONTRADICTION OU COMPLÉMENTARITÉ?

LOUIS DE BROGLIE

I

Deux idées d'une portée générale considérable se sont dégagées de l'évolution récente de la physique théorique: celle de la complémentarité au sens de M. Bohr et celle de la limitation des concepts. M. Bohr a été le premier à faire observer que, dans la nouvelle physique quantique, sous la forme que lui a

1. *Mathématique*, IV, ch. 5, 1010 a 1-35. Voir le commentaire de SAINT THOMAS, leçons 12-13.

imprimée le développement de la mécanique ondulatoire, les idées de corpuscules et d'ondes, de localisation dans l'espace et le temps et d'états dynamiques bien définis sont « complémentaires »; il entend par là que la description complète des phénomènes observables exige que l'on emploie tour à tour ces conceptions, mais qu'en un sens ces conceptions sont néanmoins inconciliables, les images qu'elles fournissent n'étant jamais simultanément applicables d'une façon complète à la description de la réalité. Par exemple, un grand nombre de faits observés en physique atomique ne peuvent se traduire simplement qu'en invoquant l'idée de corpuscules de sorte que l'emploi de cette idée peut être considéré comme indispensable au physicien; de même l'idée d'ondes est également indispensable pour la description d'un grand nombre de phénomènes. Si l'une de ces deux idées était rigoureusement adaptée à la réalité, elle exclurait complètement l'autre. Mais il se trouve qu'en fait, elles sont toutes les deux utiles dans une certaine mesure pour la description des phénomènes et que, malgré leur caractère contradictoire, elles doivent être alternativement employées suivant les cas. Il en est de même des idées de localisation dans l'espace et le temps et d'état dynamique bien déterminé: elles sont aussi « complémentaires » comme les idées de corpuscules et d'ondes auxquelles elles sont d'ailleurs, nous le verrons, étroitement rattachées. On peut se demander comment ces images contradictoires n'arrivent jamais à se heurter de front. Nous en avons déjà indiqué la raison: les deux images complémentaires ne peuvent se heurter de front parce qu'il est impossible de déterminer simultanément tous les détails qui permettraient de préciser entièrement ces deux images et cette impossibilité qui est exprimée en langage analytique par les relations d'incertitude d'Heisenberg, repose en définitive sur l'existence du quantum d'action. Ainsi apparaît dans toute sa clarté le rôle capital joué par la découverte des quanta dans l'évolution de la physique théorique contemporaine.

À la complémentarité au sens de Bohr, est étroitement liée la limitation des concepts. Des images simples comme celles de corpuscule, d'onde, de point bien localisé dans l'espace, d'état de mouvement parfaitement défini, sont en somme, des abstractions, des idéalizations. Dans un grand nombre de cas, ces idéalizations se trouvent approximativement réalisées dans la nature, mais elles ont néanmoins leurs limites d'application; la validité de chacune de ces idéalizations est limitée par la validité de l'idéalisation « complémentaire ». Ainsi, on peut dire que les corpuscules existent puisqu'un grand nombre de phénomènes peuvent être interprétés en invoquant leur existence. Néanmoins, dans d'autres phénomènes, l'aspect corpusculaire est plus ou moins voilé et c'est un aspect ondu-

toire qui se manifeste. Les idéalizations plus ou moins schématiques que notre esprit construit sont susceptibles de représenter certaines faces des choses, mais elles comportent des limites et ne peuvent contenir dans leurs cadres rigides toute la richesse de la réalité.

II

M. Bohr dont le rôle a été si essentiel dans tout le développement de la physique contemporaine, a beaucoup contribué par des études, toujours profondes et souvent subtiles, à éclairer le sens de l'orientation si originale de la nouvelle physique. C'est lui, en particulier, qui a introduit la notion, si curieuse au point de vue philosophique, de complémentarité.

Bohr part de cette idée que la description d'une entité comme l'électron doit se faire tantôt à l'aide de l'image corpusculaire, tantôt à l'aide de l'image ondulatoire et se demande comment deux images si différentes, si contradictoires pourraient dire, peuvent ainsi être employées concurremment. Il montre que l'on peut le faire parce que les relations d'incertitude, conséquences de l'existence du quantum d'action, ne permettent pas aux deux images employées d'entrer en conflit direct. Plus on veut préciser une image par des observations, plus l'autre devient nécessairement floue. Quand l'électron a une longueur d'onde assez bien définie pour pouvoir interférer, c'est qu'il n'est pas localisé et ne répond plus à l'image corpusculaire; par contre, quand l'électron est bien localisé, ces propriétés d'interférences disparaissent et il ne répond plus à l'image ondulatoire. Les propriétés ondulatoires et corpusculaires n'entrent jamais en conflit parce qu'elles n'existent jamais en même temps. On attend sans cesse la bataille entre l'onde et le corpuscule: elle ne se produit jamais parce qu'il n'y a jamais qu'un adversaire présent. L'entité électron, ainsi que les autres entités élémentaires de la physique, a ainsi deux aspects inconciliables et qu'il est cependant nécessaire d'invoquer tour à tour pour expliquer l'ensemble de ses propriétés. Ce sont comme les faces d'un objet que l'on ne peut contempler à la fois et qu'il faut cependant envisager tour à tour pour décrire complètement l'objet. Ces deux aspects, M. Bohr les nomme « aspects complémentaires », entendant par là que ces aspects d'une part se contredisent et d'autre part se complètent. Et, dans son esprit, cette notion de complémentarité paraît avoir pris l'importance d'une véritable doctrine philosophique.

Il n'est en effet nullement évident que nous puissions décrire une entité physique à l'aide d'une seule image ou d'un seul concept de notre esprit. Nous construisons nos images et nos

concepts en nous inspirant de notre expérience journalière; nous extrayons de cette expérience certains aspects et, partant de là, nous forgeons par simplification et abstraction certaines images simples, certains concepts apparemment clairs dont nous cherchons ensuite à nous servir pour interpréter les phénomènes: tels les concepts de corpuscule bien localisé, d'onde bien monochromatique. Mais il se peut que ces « idéalisations », comme dit M. Bohr, produits trop simplifiés et trop rigides de notre raison, ne puissent pas s'appliquer exactement sur la réalité. Pour décrire la complexité du réel, il pourra donc être nécessaire d'employer successivement pour une même entité deux (ou plusieurs) de ces idéalisations. Tantôt l'une, tantôt l'autre sera la plus adéquate: parfois (c'est le cas pur du précédent paragraphe) l'une des deux s'adaptera exactement à la description de l'entité envisagée, mais ce cas sera très exceptionnel et, en général, on ne pourra se passer de faire intervenir les deux images idéales.

Telles sont, si nous pénétrons bien la pensée très complexe de l'illustre physicien, quelques-unes des considérations vraiment originales que la physique quantique a inspirées à M. Bohr. On peut essayer d'étendre le champ d'application de ces idées philosophiques en dehors du domaine de la physique. On peut, par exemple, chercher, comme M. Bohr l'a fait lui-même, si la notion de complémentarité ne peut pas trouver en double aspect physico-chimique et proprement vital des phénomènes de la vie. On pourrait aussi, dans un autre ordre d'idées, examiner si toutes les « idéalisations » ne sont pas d'autant moins applicables à la réalité qu'elles sont plus parfaites et, pour peu qu'on ait l'esprit enclin au paradoxe, on pourrait soutenir à l'encontre de Descartes que rien n'est plus trompeur qu'une idée claire et distincte. Mais il convient de s'arrêter sur cette pente dangereuse et de revenir à la physique.¹

CALCUL ET DIALECTIQUE

CHARLES DE KONINCK

Dans l'*Anti-Dühring*, ainsi que dans *Dialectique de la nature*, Engels a reconnu le caractère foncièrement dialectique du calcul. «... La mathématique des grandeurs variables, dont la partie la plus importante est le calcul infinitésimal, n'est pas essentiellement autre chose que l'application de la dialectique aux questions mathématiques. » Cependant, je ne crois pas

1. I. *La Physique nouvelle et les quanta*, Paris, Flammarion, 1937, pp. 11-12; II: *Ibid.*, pp. 241-243.

qu'on puisse donner le calcul comme exemple de la sorte de contradiction que réclame la dialectique prise au sens hégélien et marxiste, c'est-à-dire « une contradiction objectivement existante dans les choses et les phénomènes eux-mêmes »... Examinons toutefois la question plus en détail afin de nous assurer du sens et de la mesure de la concession que paraît devoir faire aujourd'hui le marxiste.

Le problème n'est pas dépourvu d'intérêt puisque Engels y a vu, ainsi que dans le cas de l'infini et du mouvement, un exemple clair à crever les yeux, de la contradiction au sens marxiste. Or, si d'une part le marxiste appelait le calcul dialectique en raison de cette contradiction, et si d'autre part il faut désormais reconnaître que nous n'y avons pas affaire à la sorte de contradiction que réclame la dialectique marxiste — du moins pas au niveau indiqué par Engels —, comment le marxiste conçoit-il désormais le caractère dialectique du calcul? Dirait-il que le calcul n'est plus dialectique et qu'il faut maintenant reléguer cette position à l'histoire? Expédier la cause d'Engels en disant qu'en cette matière il s'appuyait uniquement sur l'état de la mathématique de son temps, ce serait, j'en suis persuadé, manquer de justice à son endroit.

Voici donc un passage en cause que j'emprunte à l'*Anti-Dühring*: « Comment s'opèrent ces sortes de calculs? J'ai, par exemple, dans un problème déterminé deux grandeurs variables x et y dont l'une ne peut pas varier sans que l'autre varie aussi dans un rapport déterminé pour chaque cas. Je différencie x et y , c'est-à-dire je suppose x et y si infiniment petits qu'ils disparaissent par rapport à n'importe quelle grandeur réelle si petite soit-elle, qu'il ne reste rien d'autre d' x et d' y que leur rapport réciproque, mais sans aucune base pour ainsi dire matérielle, un rapport quantitatif sans aucune quantité: $\frac{dy}{dx}$, le rapport de deux différentielles de x et y , est donc $= \frac{0}{0}$, mais $\frac{0}{0}$ posé comme expression de $\frac{y}{x}$. Je ne mentionne qu'en passant le fait que ce rapport entre deux grandeurs disparues, l'instant de leur disparition promu à la fixité est une contradiction; mais cela ne nous trouble pas plus que les mathématiques dans l'ensemble n'en ont été troublées depuis près de deux cents ans. »

Cette interprétation met donc en cause la notion de limite. Or, en termes de la méthode des limites, il ne pourrait être question d'une contradiction dans l'exemple donné par Engels que si l'on supposait la limite vraiment atteinte. Mais voilà qui est contraire à la définition même de la limite: les valeurs successives de la variable x doivent se rapprocher d'un nombre

fixe a , de telle sorte que la différence $x - a$ finisse par *devenir et rester*, en valeur absolue, inférieure à tout nombre donné ϵ , si petit qu'il soit. Il est essentiel à la définition de la dérivée que dx , à savoir $x - a$, diffère de 0. Or, pour que dans l'exemple cité il apparaisse une contradiction, il faudrait que les grandeurs en cause soient déterminément égales à 0; qu'elles soient des grandeurs non pas simplement en voie de disparaître et de *devenir* égales à 0, mais qu'elles soient entièrement *disparues*, qu'elles soient parfaitement égales à 0.

Nous savons que les premiers interprètes du calcul se faisaient de l'infiniment petit une notion fautive et versaient, au fond, dans l'antique erreur d'Antiphon. Il suffit de considérer l'infiniment petit comme une entité statique pour qu'il devienne aussi contradictoire qu'un cercle carré. En fait, il n'est contradictoire que si on lui enlève son caractère dynamique. En tant qu'infiniment petit, il n'a pas de grandeur définie. Sans doute est-il quelque chose de négatif en comparaison de la grandeur définie dont il s'éloigne. Comme le dirait Engels lui-même: il disparaît par rapport à toute grandeur. Mais il reste à l'état de « disparaître », et ce qui a *disparu* se rapporte toujours à une grandeur donnée dont on s'éloigne. Puisqu'il n'est jamais égal à 0, l'infiniment petit retient en même temps son caractère positif.

Mais comment peut-on dire alors qu'il « ne reste rien d'autre d' x et d' y que leur rapport réciproque, mais sans aucune base pour ainsi dire matérielle, un rapport quantitatif sans aucune quantité » ? Voilà qui serait si, par impossible, on pouvait atteindre la limite, si $\frac{dy}{dx} = 0$ exprimait une égalité accomplie. Ce n'est qu'à cette condition qu'on pourrait parler d'une contradiction. Mais en fait, on n'a pas affaire à une contradiction puisqu'il ne s'agit que d'une *tendance* vers l'égalité.

Disons toutefois qu'Engels paraît avoir saisi la profonde différence entre une grandeur donnée et une grandeur en train de varier, en l'occurrence, en train de disparaître. Cette dernière ne se peut définir que d'une manière extrinsèque, par le truchement d'une grandeur donnée et de la limite constante. N'en est-il pas ainsi de tout mouvement ? Il n'est ni déterminément acte ni déterminément puissance. On nie la nature propre du mouvement dès qu'on veut le ramener soit à l'acte tout court soit à la puissance tout court. On le nie tout aussi bien en le ramenant simultanément aux deux: en le composant de ce qui déterminément est et ce qui déterminément n'est pas. Dans un cas comme dans l'autre, on se ferait du mouvement une conception purement statique. Voilà qui revient à refuser de faire entrer dans le mouvement autre chose que de l'immobile, c'est nier que le mouvement est foncièrement

autre que l'immobilité, c'est vouloir exprimer le tout du mouvement en termes d'absolue fixité.

Or, il en est de même pour l'infiniment petit: le seul fait de vouloir le ramener à l'un et l'autre des termes moyennant lesquels nous devons cependant le définir, c'est déjà le nier. Pareille réduction devrait nous faire dire: l'infiniment petit est parfaitement égal à 0 et il ne l'est pas; ou encore: il devient égal à 0 et ne devient pas égal à 0 puisqu'il l'est déjà; on a atteint la limite et on ne l'a pas atteinte. Voilà donc qui serait contradictoire.

Quand même nous serions disposés à recevoir une contradiction, nous ne saurions le faire dans le présent cas, puisqu'elle ne surgirait qu'en conséquence d'une erreur mathématique trop évidente. Car on pourrait suggérer une échappatoire par trop simpliste: puisque, pour le marxiste, le mouvement est une contradiction évidente, pourquoi la présente contradiction devrait-elle faire hésiter ? Mais, comme il ne pourrait s'agir que de la contradiction provenant d'une fautive conception de la limite, je suis persuadé que le marxiste n'accepterait pas cette échappatoire.

Entendons-nous toutefois. Il ne me vient pas à l'idée d'exclure de la notion de limite tout rapport à la contradiction. Je nierais du coup son caractère dialectique. Mais cette contradiction ne joue qu'un rôle purement extrinsèque et négatif; elle n'intervient pas comme chose accomplie. Tendant vers une limite, nous nous approchons toujours davantage de ce qui *serait* contradictoire si, par impossible, on pouvait adéquatement atteindre cette limite. Mais, la contradiction qui *serait*, ne sera jamais.

Pourvu que l'identité en cause ne soit qu'une identité en devenir et non pas une identité accomplie, je puis, sans être marxiste ni hégélien, soutenir l'identité des différences, l'identité des contraires. Je puis donc accepter aussi la contradiction: une contradiction en devenir. Il n'y a que l'identité des différences ou des contraires *accomplie* qui heurterait le principe de contradiction. L'exemple cité d'Engels est un exemple de la contradiction en devenir — formons même l'expression « contradiction dynamique ». Mais, je le répète, pareille contradiction n'est pas contradictoire et, par conséquent, elle ne pourrait pas être citée en exemple de la contradiction véritable, c'est-à-dire accomplie, qu'exige la dialectique entendue au sens hégélien ou marxiste.

Reste à savoir si Engels voulait vraiment parler d'une contradiction autre que celle qui se trouverait à la limite si, par impossible, on pouvait adéquatement atteindre cette limite. Je ne crois pas qu'on pourrait entretenir là-dessus des doutes.

On le voit dans le passage que j'ai cité plus haut. On le voit aussi dans cet autre passage où il parle de la contradiction qui se trouve dans le monde réel: « Il se peut que pour des gens qui ont d'ailleurs assez de bon sens, cette proposition ait la même valeur d'évidence que celle-ci: droit ne peut être courbe, et courbe ne peut être droit. Mais le calcul différentiel, sans s'arrêter aux protestations du bon sens, pose cependant, dans certaines conditions, droit et courbe comme équivalents et obtient par là des résultats à jamais inaccessibles au bon sens fau-¹ci sur le caractère absurde de l'identité de droit et de courbe. » Je cite encore ce passage de *Dialectique de la nature*: « Droit et courbe sont posés dans le calcul différentiel comme identiques en dernière analyse... » Et plus loin Engels s'écrie: « O métaphysique ! » Or, ce n'est qu'à la condition d'identifier droit et courbe qu'on a affaire à une contradiction accomplie et que l'exclamation serait fondée. Il savait bien qu'il mettait en cause le principe de contradiction, à savoir, qu'il est impossible d'être et de ne pas être en même temps et sous le même rapport. Ne dit-il pas aussi, plus bas, à propos de l'identité et de la différence: « Le rapport dialectique est déjà dans le calcul différentiel ou *dx* est infiniment petit, mais cependant efficace et fait tout. » Or, que l'infiniment petit soit « efficace et fasse tout » ne serait étonnant que s'il était parfaitement égal à 0.

Mais le passage qui me paraît vraiment étonnant, c'est le paragraphe sur les asymptotes. Il contient des remarques fort justes qui contredisent ouvertement la position qu'il veut étayer. Prenons la première phrase: « La géométrie commence par la découverte que droit et courbe sont des oppositions absolues, qu'il est totalement impossible d'exprimer, de mesurer le droit par le courbe et le courbe par le droit. » Il faut s'entendre. Il y a *tendance* à surmonter cette opposition, il y a *tendance* vers l'identité, nous pouvons parler d'une identité en devenant, mais l'opposition n'est jamais rayée, l'identité jamais accomplie. Lorsqu'il ajoute: « Et pourtant le calcul du cercle lui-même n'est possible que si l'on exprime son périmètre sous forme de lignes droites », nous devons reconnaître que son expression en termes de droite ne sera jamais adéquate, que la différence demeure absolument irréductible. Droite et courbe diffèrent par définition. On peut définir l'une comme limite de l'autre. Mais la définition de la droite comme limite de la circonférence d'un cercle dont le rayon grandit indéfiniment n'est pas une définition de la droite, mais de la *droite comme limite* que la courbe ne pourra jamais attendre. Ce n'est que dans le cas de différences en dernière analyse irréductibles qu'il est possible de définir l'une comme limite de l'autre.

Il poursuit: « Or, dans les courbes asymptotiques, le droit se perd complètement dans le courbe et le courbe dans le

droit, ... » Or, après avoir employé l'expression « se perd complètement », il ajoute cette précision qui contredit l'idée qu'il semble vouloir illustrer: « tout autant que la représentation du parallélisme: les lignes ne sont pas parallèles, elles se rapprochent sans cesse l'une de l'autre et pourtant *ne coïncident jamais*. La branche de la courbe devient de plus en plus droite, *sans jamais le devenir entièrement*, de même qu'en géométrie analytique la ligne droite est considérée comme la courbe du premier degré avec une courbure infiniment petite. Le $-x$ de la courbe logarithmique peut toujours grandir, *y* ne peut jamais devenir $= 0$. » J'ai souligné les expressions qui contredisent ouvertement la première moitié du paragraphe. Ajoutons qu'une « courbe du premier degré avec une courbure infiniment petite » n'est pas une droite, bien qu'on puisse dire qu'elle est en train de devenir une droite. La droite n'est jamais que limite...

On ne peut rendre justice à Engels que si l'on distingue nettement la part de vérité qu'il a entrevue; il a raison de faire intervenir l'idée de contradiction dans toute tendance vers une limite. Mais, cette contradiction que j'ai appelée dynamique, bien qu'elle suffise à rendre le calcul dialectique au sens classique, ne pourrait jamais être donnée comme exemple de la sorte de contradiction que réclame la dialectique marxiste.¹

DEVENIR, NÉGATION ET NÉGATION DE LA NÉGATION

CHARLES DE KONINCK

1. *Divisions du changement et du mouvement*

Tout mouvement, qu'il soit changement de lieu, de qualité (l'altération), ou de grandeur (l'accroissement ou le décroissement), est successif et mesuré par le temps. Mais ce qui change n'attend à son terme final que dans l'indivisible du temps, qui s'appelle l'instant, où il ne peut y avoir ni mouvement ni repos. Bien que le fait d'attendre le terme s'appelle un changement (*mutatio*), ou encore un devenir (*fiere*), ce changement n'est pas un mouvement.

Tout changement,² allant d'un terme à un autre, sera passage: (a) ou d'un terme affirmé, positif, à un autre positif mais contraire au premier (Socrate blanc devient Socrate noir), (b) ou d'un terme positif à un terme né, négatif (Socrate, de blanc devient non-blanc), (c) ou d'un terme négatif à un terme positif (Socrate, de non-blanc devient blanc).

¹ Notes sur la marxisme, dans *Laetud théologique et philosophique*, Québec, Vol. I, no 1, 1945, pp. 192-196.

² Aristote, *Physique*, V. ch. 1, 224 b 35ss.; SAINT THOMAS, *ibid.*, leçon 2.

Le changement qui va d'un terme négatif à un terme positif (c) ou celui qui va d'un terme positif à un terme négatif (b), s'appelle changement selon la contradiction, car entre les contradictoires « être » et « n'être pas », « affirmer » et « nier », il n'y a de soi aucun intermédiaire. Le premier s'appelle génération; le second, destruction ou corruption. L'une et l'autre sont ou absolues (*simpliciter*) ou « selon quelque chose » (*secundum quid* que souvent on traduit par « relatif »). Par exemple, Socrate devient homme ou cesse d'exister, par opposition à: Socrate de non-blanc devient blanc, ou de blanc, non-blanc. Or, ni la génération ni la corruption, qu'elles soient absolues ou relatives, ne sont mouvement. Car ce qui purement et simplement n'est pas, tel Socrate inexistant, ne peut en rien se mouvoir. De même, ce qui sous un rapport n'est pas, tel Socrate non-blanc, ne peut être en mouvement sous ce même rapport, mais il le peut sous un autre — par exemple: Socrate non-blanc grandit. Alors non-blanc se meut par accident.

Aussi bien la corruption, elle, n'est pas non plus un mouvement, car d'une part les contraires, tels le mouvement et le repos, se rapportent au même sujet, en sorte que rien n'est contraire à un mouvement si ce n'est un autre mouvement ou un repos; et la corruption, d'autre part, est contraire à la génération, qui n'est ni mouvement ni repos. Aussi aucun changement selon la contradiction n'est-il mouvement. Des trois espèces de changement, seule la transition d'un terme positif à un autre positif en passant par des intermédiaires s'appelle mouvement au sens propre de ce mot, et ne peut se trouver que soit dans le lieu, soit dans la qualité, soit dans la grandeur, lesquels déterminent d'ailleurs les trois espèces de mouvements.¹

2. Les trois espèces de mouvements

Aristote fait remarquer que, parmi les différentes espèces de changements selon les contraires, seul le mouvement selon la qualité a reçu un nom commun: l'altération. Quant au changement selon la quantité, il n'a que les noms de ses mouvements contraires: l'accroissement et le décroissement. De son côté, le mouvement selon le lieu n'a ni nom commun ni noms particuliers. Simple accident linguistique? On en trouve la raison dans la nature même de ces mouvements.²

1. Disons-le à l'intention des scolastiques en général et des thomistes en particulier: ils n'ont pas à craindre que ces distinctions du mouvement nous fassent paraître dénués. Même les philosophes « dialectiques » y tiennent beaucoup, de peur, entre autres choses, que leur « transformation de la quantité en qualité » ne manque d'impliquer contradiction.

2. *Physique*, V, ch. 2, 226 a 24-b 1.

En effet c'est à deux conditions que les contraires sont tels au sens propre: (a) que les termes opposés soient dans un même genre les extrêmes les plus distants, et (b) que l'on puisse aller de l'un à l'autre d'une manière suivie. Or, il n'y a que dans la qualité que peuvent se vérifier ces deux conditions sans égard à un autre genre. C'est ainsi que blanc et noir sont par eux-mêmes opposés comme contraires. Mais soit dans la quantité soit dans le lieu, tant qu'on n'en regarde que la nature commune, on ne retrouve que la seconde des conditions: il n'y a ni nombre entier, par exemple, qui soit le plus distant de l'unité, ni grandeur limite. Pour que s'y vérifie la première, il faut considérer une chose déterminée, comme un animal ou une plante, pour laquelle il y a des limites au delà ou en deçà desquelles il n'y aurait pas de vie, où la contrariété dépend ainsi de quelque chose d'extrinsèque au genre quantité, bien que celle-ci soit intrinsèque à la chose. C'est pourquoi un seul nom ne pourrait ici embrasser les espèces contraires, savoir l'accroissement et le décroissement. Quant au mouvement local, même ses espèces n'ont pas de noms particuliers, car pour trouver de la contrariété dans un lieu, il faut le comparer à un mouvement donné dont les deux termes sont les plus éloignés l'un de l'autre, comme principe, et comme terme d'où l'on peut revenir au principe. En d'autres mots, cette contrariété, purement relative, ne s'obtient qu'en raison de ce qui est tout à fait extrinsèque au genre même du lieu.¹

Encore est-il évident que devenir, en un sens, se dit mal du mouvement selon le lieu. Et pour cause. Bien que mouvement au sens le plus rigoureux — premier même, et celui par lequel se définit l'univers — il n'en est pas moins le plus tenu puisque de soi il n'affecte en rien la chose envisagée en elle-même. Ce qui se meut selon le lieu « minimum habet de motu... [motus effect pas quelque chose de ce qui est dans le lieu. Par contre, l'altération et la croissance sont intrinsèques à la chose, et par elles la chose en elle-même devient. Cependant, dès lors qu'on fait la comparaison de deux choses sous le rapport du lieu, le terme devenir pourra s'employer en toute rigueur: leur distance devient plus ou moins grande, et par suite les choses, comme leurs lieux, en sont devenues plus ou moins éloignées.²

1. SAINT THOMAS, *In V Physicorum*, lect. 3, no 6; lect. 4, no 4.

2. SAINT THOMAS, *In I de Caelo*, lect. 6, no 7.

3. Et on ne doit pas prendre trop au sérieux certaines boutades sur le lieu « naturel ». Que heurté par un cañon on change de lieu, voilà qui me paraît à la fois naturel et violent — bien que non sous le même rapport.

3. *Négation réelle, négation de la négation, et affirmation de la négation*

Le changement selon les contradictoires n'est donc pas un mouvement proprement dit, mais il en est cependant le terme.¹ Aussi bien, à tout changement de cet ordre faut-il sous-entendre deux changements, réellement distincts mais concomitants l'un de l'autre, cependant qu'ils s'amènent par un seul mouvement.² Le mouvement d'altération qui se termine à la mort de Socrate, par exemple, et celui se terminant à la substance subséquente sont un seul et même mouvement. Dans le passage de A à B, le mouvement qui s'éloigne de A est exactement celui qui s'approche de B, encore qu'ils soient distincts suivant la notion. Par contre, lorsqu'on dit de la génération d'une chose qu'elle est la corruption d'une autre, il faut entendre une concomitance inséparable mais non pas l'identité, les termes de l'une et de l'autre étant contradictoires et simultanés. La mort de Socrate est une *négation réelle*, tandis que la production de la substance qui lui succède est une affirmation réelle. L'identité des deux serait une identité d'« être » et de « non-être ». Ces changements sont donc réellement distincts.

Il faut noter cependant, à propos du devenir selon les contradictoires, une négation qui en un sens s'identifie en toute rigueur avec l'affirmation réelle — identité qui au premier abord paraît contradictoire. C'est ainsi que l'affirmation de blanc est négation de non-blanc. Mais cette dernière — que saint Thomas appelle *negatio negationis*,³ et qui à la différence de la négation réelle de blanc ou de noir — ne pose ni ne supprime rien de réel. Elle est entièrement dans le *modus intelligendi*, tout comme la relation d'identité. Et autant celle-ci, formée par la raison, comme dans la proposition « Socrate est Socrate », impliquerait contradiction si elle devait être réelle puisqu'alors il faudrait deux extrêmes, deux Socrate réellement distincts l'un de l'autre, ce qui donnerait l'inverse de l'identité affirmée, autant la négation de la négation, si elle devait être réelle, serait négation de cette affirmation que précisément elle suppose; ce qui implique contradiction et donc est impossible.⁴ C'est parce qu'elle n'est qu'une chose de la raison qu'en ce sens ne diffèrent réellement en rien la position de blanc et la suppression de non-blanc, la génération de Socrate et la corruption

de non-Socrate. Mais en tant qu'être de raison, la négation de la négation est tout autre chose que l'affirmation dont elle ne diffère en rien *secundum rem*.¹

Or il n'y a pas que la négation qui tende le piège. Certaines des propositions dans lesquelles figure le verbe *devenir*, dont le caractère est d'abord affirmatif, peuvent elles aussi s'interpréter aisément d'une manière qui entraîne contradiction. Son premier sens, étant celui d'une affirmation réelle, l'apparente au verbe s'engendrer: ce qui devient, devient quelque chose de positif, tels blanc, gris, noir (entendu du contraire, non pas de la privation qui le sous-tend).² Cependant, on se servira encore du même mot à propos du *terminus ad quem* négatif dans le changement selon les contradictoires, non pas seulement pour signifier la négation réelle, mais pour qualifier même le terme négatif d'un devenir; par quoi le terme univoque d'une négation réelle revêt apparemment un caractère affirmatif. En effet « Socrate devient non-blanc » permet de sous-entendre et de dire *non-blanc devient*, tout comme dans le cas de la génération de blanc, où l'on parle de *corruptio non albi*. Semblablement, si nous interprétions *non-blanc devient*, comme une affirmation réelle, nous verserions dans une contradiction identique à celle d'une réelle négation de la négation. En effet, cela reviendrait à dire, soit que non-blanc devient non-blanc, soit qu'il est, par lui-même et sous le rapport de non-blanc, chose positive, à la façon d'un contraire, tel *noir*, ou d'un intermédiaire, tel *gris*; que dès lors non-blanc est et à la fois n'est pas contradictoirement opposé à blanc.

Cette confusion, toujours possible, ne mériterait pas tant d'attention si on ne l'avait exploitée à fond dans la nouvelle dialectique. * On pense d'ailleurs à tous ceux qui, depuis les origines de la philosophie, ne distinguent pas entre les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, et les relations et négations formées à leur endroit par la raison; qui confondent le *modus*

1. «... Negatio negationis nihil differt secundum rem a positione alterius; unde secundum rem idem est generatio albi et corruptio non albi. Sed quia negatio, quantum non sit res naturae, est tamen res rationis, ideo negatio negationis secundum rationem, sive secundum modum intelligendi, est aliud a positione affirmationis: et sic corruptio non albi secundum modum intelligendi est aliud quam generatio albi. » SAINT THOMAS, *Q. D. de Veritate*, q. 28, a. 6, c.

2. Notons-le en passant, alors que l'opposé de s'engendrer ou de génération n'a pas reçu d'appellation aussi commune, constante et précise; le plus souvent on emploiera d'ailleurs *se corrumpere*. D'autre part, du passage de blanc à non-blanc, on utilisera volontiers *devenir* plutôt que *s'engendrer* non-blanc — bien que les deux se disent.

* Charles De Koninck avait rédigé ici, sur la position de Hegel, une longue note à laquelle le lecteur pourra se reporter.

1. SAINT THOMAS, *In VI Phys.*, leçon 8.

2. SAINT THOMAS, *Q. D. de Veritate*, q. 28, a. 1, c.

3. *Q. D. de Veritate*, q. 28, a. 6, c.

4. SAINT THOMAS, *In V Metaphysicorum*, lect. 11, no 912. La nouvelle philosophie « dialectique », qui fait grand cas de la négation de la négation, conçoit celle-ci comme réelle et souverainement féconde, en quoi elle réifie l'être de raison, ce qui implique la contradiction idéaliste essentielle au matérialisme dialectique.

*rei intellectus in suo esse et le modus intelligendi rem ipsam.*¹ Si l'on néglige cette distinction, d'emblée l'avantage revient à l'être de raison alors que celui-ci réellement n'est rien. À ce compte, la généralité prédicable d'une part et la négation d'autre part deviennent principe des choses elles-mêmes; de sorte que plus elles sont vastes et indéterminées, plus elles auraient la nature de principe à l'égard de ces mêmes choses. On en établit précisément un cas d'espèce en identifiant non-blanc du tout au tout avec les inférieurs auxquels il s'attribue. En effet, noir est non-blanc, de même que rouge est non-blanc, et il en est ainsi de n'importe quelle couleur, sauf de blanc. Et le fait que blanc devient non-blanc n'entraîne pas qu'il devienne rouge. Socrate étant non-blanc n'infère pas qu'il soit gris; de même que « être quadrupède mais non pas celui qui est cheval », ne fait ni éléphant ni chat. Le sujet d'une couleur n'est pas nécessairement ou blanc ou noir quand il peut être à la fois non-blanc et non-noir, tel rouge; mais il sera de toute nécessité ou blanc ou non-blanc, ou noir ou non-noir.

Que d'ailleurs on accorde un seul instant que blanc et non-blanc permettent un intermédiaire, comme blanc et noir en admettent, et aussitôt cette assimilation de la contradiction à la contrariété rend impossible le changement selon les contraires. Un moyen terme des contradictoires impliquerait en effet la négation d'un intermédiaire des contraires. Car où il y a un changement selon les contraires, toujours il y a changement par contradiction: ce qui de blanc devient noir, ou gris ou rouge, etc., devient dans tous les cas non-blanc. Si donc il y avait un intermédiaire entre blanc et non-blanc, ce qui est blanc ne pourrait jamais devenir ni gris ni noir, ni d'aucune autre couleur, puisque dans tous les cas il en serait non-blanc. Aussi bien, ce qui devient blanc, le devient de non-blanc, de sorte que rien ne pourrait non plus devenir blanc.

Certes, la négation réelle de blanc ne se fait pas sans que telle ou telle couleur ne s'ensuive, l'une ou l'autre faisant toujours « non-blanc », mais ce n'est pas non-blanc qui les rend soit tel ou tel non-blanc. Ainsi donc, encore que devenir non-blanc signifie une négation réelle de blanc et que non-blanc soit une négation déterminée, c'est-à-dire dans un genre donné, à savoir couleur, non-blanc s'oppose néanmoins à blanc, non pas à la façon d'un contraire ou d'un intermédiaire, mais s'y oppose d'une manière à la fois indivisible et immédiate. Aussi, l'affirmation « non-blanc devient », interprétée comme une réelle affirmation, serait en même temps et par rapport au même sujet, une négation réelle.²

1. SAINT THOMAS, *In I Metaph.*, lect. 10, no 166.

2. *Un Paradoxe du devenir par contradiction*, dans *Laend théologique et philosophique*, Vol. XII, 1956, no 1, pp. 20-26.

CHAPITRE IX

Dialectique, science et religion

La tactique du marxisme à l'égard de la religion... n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique.

V. I. LÉNINE.¹

La dialectique, nous l'avons vu, détermine les tactiques du prolétariat dans les luttes politiques et sociales. Elle établit aussi les règles du combat contre la religion. La pensée de Lénine est très nette sur ce point. Si certaines personnes, dit-il, s'étonnent de telle ou telle décision pratique de Marx, d'Engels et de lui-même contre la religion, si elles font des objections, ces objections « témoignent d'une incompréhension totale de la dialectique marxiste ». Le marxiste est matérialiste, c'est-à-dire ennemi de la religion; mais il est aussi « matérialiste dialectique », c'est-à-dire qu'il conduit la lutte contre la religion selon telle tactique plutôt que telle autre. Parce que dialectique, le marxisme « va plus loin » que l'ancien matérialisme des encyclopédistes et de Feuerbach, en ajoutant qu'« il faut savoir lutter contre la religion ».²

I. MARXISME ET RELIGION SONT INCOMPATIBLES

L'opposition à la religion constitue l'une des pièces essentielles du marxisme et s'inscrit au cœur même de la doctrine. À tel point que l'idée d'un État communiste, neutre à l'égard de la religion, équivaudrait à une contradiction effectivement réalisée dans les choses. Et c'en est précisé-

1. Marx, Engels, *marxisme*, p. 230.

2. *Id.*, pp. 232, 233, 230.